

**LE VIN D'LONGUE
E VINE VIE**



LE VIN DE LONGUE VIE

N. D. Cocea

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR JEAN DE PALACIO

C
am
bou
rakis

Titre original :
Vinul de viață lungă
© N. D. Cocea, tous droits réservés.

© Éditions Cambourakis, 2012
pour la traduction française.

LE VIN DE LONGUE VIE

La vigne de Maître Manole Arcasch, plantée sur la plus haute crête de la province de Cotnar, descendait dans la vallée jusqu'à la Fontaine aux Serfs : longue, rectangulaire, striée, ponctuée et bariolée de toutes les nuances du vert, comme un couvre-pied de Bessarabie. Depuis la fenêtre de la Justice de Paix, je pouvais en embrasser les limites d'un seul coup d'œil. Lorsque j'attrapais des crampes aux mains, à force de signer des documents ronéotypés sur un papier lie-de-vin, d'une encre pâlie, à croire qu'elle eût été avant usage décolorée au soleil et délavée par les pluies ; ou lorsque je sentais mon âme peu à peu embrumée par la molle torpeur de la vie de province, et mon esprit s'engourdir insidieusement, je me levais brusquement de ma table de travail, j'arpentais quelques instants la pièce de long en large, et je m'arrêtais pour finir devant la fenêtre, les pensées encore vagues, mais les regards fixés sur la vigne de Maître Manole.

Certes, la vigne n'avait en elle-même rien de particulier, aucun de ces charmes cachés ou de ces vertus mystérieuses propres à éveiller, dans le cœur des hommes, réminiscences ou nostalgies, évocations de paysages

familiers ou oniriques. C'était une vigne comme toutes les autres. Une haute palissade de planches de sapin badiageonnées à la chaux l'entourait de toute part. Çà et là, entre les ais fendus ou par-dessus les poteaux pourris à demi tombés à terre, des branches folles d'églantier s'élançaient, s'enchevêtraient, tressant des guirlandes aux formes extravagantes qui contrastaient avec l'alignement parallèle des pieds de vigne, l'un à côté de l'autre et l'un derrière l'autre, comme un régiment à la parade. Par bonheur, la monotonie des rangées de ceps était interrompue, comme dans toutes nos vignes, en deux ou trois endroits. Au sommet de la colline, une douzaine d'antiques noyers montaient perpétuellement la garde, surveillant l'horizon à travers leurs cils indolents et sous leurs sourcils embroussaillés. En bas, près de la Fontaine aux Serfs, plantés de part et d'autre du portail jadis couvert de tuiles et aujourd'hui en ruines, d'énormes peupliers s'érigeaient, droits, raides, sombres, fantomatiques, comme s'ils avaient eu profondément conscience de veiller au chevet d'un tombeau. Vers le milieu de la vigne, dans une anfractuosité du terrain formant une sorte de combe, s'élevaient les bâtiments de maître, aux trois-quarts ensevelis sous toutes sortes de plantes grimpanes, leurs cheminées émergeant comme des cimes blanches de minarets du fouillis des tilleuls et des platanes. J'avoue sans détours que mes regards et mes pensées vagabondaient bien souvent de ce côté. Je n'en connaissais pas le propriétaire. Depuis mon arrivée comme juge auxiliaire, frais émoulu des bancs de l'école, un duvet sur la lèvre en guise de moustaches,

dans le district de Cotnar, je n'entendais parler autour de moi – par le greffier, l'archiviste, le juge, le maire, le fonctionnaire de police et le médecin, bref, par toutes les personnalités locales que je retrouvais régulièrement, deux fois par jour, dans l'arrière-salle de l'auberge du Père Anghel pompeusement baptisée restaurant – que de Maître Manole.

Je me souviens fort bien que, le premier soir où nous nous mîmes à table tous ensemble, après qu'on m'eut présenté à tous les convives et que j'eus dit à chacun un mot d'eux-mêmes, de moi, de la capitale d'où j'arrivais et de la politique centrale, le médecin nous interrompit soudain, l'air excédé, en homme que ne peuvent intéresser pareilles fariboles, et nous annonça tout joyeux, en se frottant les mains :

– Il y a du nouveau, chers amis!

Comme s'ils savaient pertinemment de quoi il était question, et qu'il ne pût être question d'autre chose, tous se turent et dressèrent l'oreille. Mais le médecin faisait des mystères. Il plissait les yeux et ouvrait dans un large sourire une bouche fendue jusqu'aux oreilles, qui montrait sans vergogne des dents jaunes comme les doigts d'un fumeur et noires par endroits, comme des cierges constellés de chiures de mouches. Moi seul, peu habitué à ce jeu, voyais son aspect disgracieux. Eux ne voyaient que la nouvelle annoncée. Enfin, après quelques simagrées supplémentaires, il révéla :

– Il se passe des choses au manoir! Je mettrais ma main au feu que, sous peu, une semaine tout au plus, je l'aurai ici, dans le creux de la main, comme sur un plateau.

– Quoi? Comment? Pourquoi?... s'exclamèrent-ils tous en chœur.

– Pour l'instant, je ne vous en dis pas plus. Attendez!... Patience et longueur de temps!... Le Vieux Nic sait ce qu'il fait...

Je découvris le lendemain seulement que le mystérieux « Vieux Nic » dont le docteur avait parlé n'était autre que lui-même. Je compris immédiatement, en revanche, bien qu'il eût dit d'attendre et de patienter, qu'une connaissance de ces messieurs, un certain Maître Manole comme ils l'appelaient, vieillard de quelque quatre-vingt-dix ans, propriétaire de vignobles dans la région, immensément riche, mais vivant comme un ours, hargneux, revêche, bizarre, simple, le timbre un peu fêlé, était tombé ou allait tomber malade entre les mains de notre praticien.

La nouvelle, comme il est naturel entre gens qui le connaissaient tous et se connaissaient bien entre eux, fit sensation. Les uns l'enterrèrent chrétiennement par anticipation; les autres eurent l'air de pousser un « ouf » de soulagement; mais la plupart, tout en prévoyant naturellement l'issue fatale, se montraient toutefois incrédules à l'extrême. Le juge se fit l'interprète de ces derniers et dit en opinant gravement du chef, après une longue délibération intérieure :

– Je n'y crois pas trop... Comme il m'a dit lui-même le premier jour où je l'ai rencontré, il m'aurait fait appeler pour que j'authentifie son testament.

– À son âge! s'exclama le docteur. Soyons sérieux, monsieur le Juge! Au cours de votre longue carrière de magistrat, avez-vous vu beaucoup de vieillards faire leur

testament ? Passé soixante-dix ans, qui croit encore qu'il est mortel ?

– C'est vrai ! dit le jeune lieutenant de gendarmerie en frappant du poing sur la table. Je n'en ai vu aucun. Mais dans le cas de Maître Manole, c'est différent. Je ne sais ce que diable il fabrique !... Et, se penchant vers nous, il nous révéla sur le ton de la confidence : pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai reçu une lettre anonyme à la gendarmerie, selon laquelle il se livrerait à des enchantements, des sortilèges, comme on dit, une espèce de magie noire afin d'amasser des richesses et de prolonger sa vie. Que diriez-vous, monsieur le Juge, de faire une perquisition chez lui et de le cuisiner un peu ?

Le juge jeta tout autour de lui des regards effrayés :

– Encore heureux que personne ne nous ait entendus ! Vous rendez-vous compte ?!... Une perquisition chez Maître Manole !...

– Au contraire, grommela le docteur. Laissez-le donc faire... Laissez-le boire... Je m'y connais. Écoutez-moi : tout ceci ne peut que hâter sa fin.

Le greffier à son tour, heurté probablement, lui aussi, dans sa conception de la justice due aux puissants de la terre, par la proposition du lieutenant, et par déférence envers le juge, se crut obligé d'abonder dans son sens :

– Je l'ai vu la semaine dernière. Il passait en face de la Justice de Paix. Il m'a paru plus florissant que jamais.

– La semaine dernière ! s'exclama le docteur d'un air triomphal. Mais en une semaine, même un homme en excellente santé comme vous et moi peut passer l'arme à gauche. À plus forte raison une vieille baderne !

Cette fâcheuse perspective, tombant au milieu de convives eux-mêmes entre deux âges, rembrunit soudain leur front. Pendant un quart d'heure, à tout de rôle, ils philosophèrent à qui mieux mieux sur la vie et la mort.

– Ce que c'est que de nous, Seigneur! dit le maire avec profondeur.

– Et l'on ne sait jamais quand la mort vous guette! observa gravement le sous-préfet.

Un troisième illustra cette théorie à l'aide d'un exemple concret, un récent cas de mort subite au beau milieu d'une noce :

– Qui eût dit, en les voyant arriver à grand bruit pour la fête, qu'ils partiraient en sanglotant derrière un corbillard!

Puis, passant de la philosophie à la réalité et des souvenirs aux anecdotes, ils en revinrent tout doucement à leur point de départ, c'est-à-dire au cas de Maître Manole.

Je m'attendais à quelque confidence passionnante. Les allusions de l'officier de gendarmerie avaient piqué ma curiosité. Depuis l'enfance, j'étais féru de contes merveilleux, pleins de trésors, de magiciens, d'incantations, de vieilles sorcières comme des fées Carabosse, cachant dans des coffres longs comme des cercueils et profonds comme l'enfer, parmi des têtes de morts et des squelettes de chauves-souris, un petit brin de sésame. Plus tard, j'avais rêvé avec les alchimistes, souffert avec les martyrs de l'Inquisition, connu tour à tour l'espérance et le désespoir dans le laboratoire du docteur Faust.

Que serait-ce, me disais-je, si aujourd'hui, j'allais découvrir ici même, dans la demeure d'un vieux boyard

du fin fond de la Moldavie, ce que j'avais cherché en vain dans les contes de mon enfance et dans les ouvrages des poètes !

Malheureusement, mes nouveaux commensaux avaient d'autres raisons, plus solides que les miennes, de s'intéresser à la vie de Maître Manole. Ils étaient préoccupés de choses plus tangibles. Pendant près de deux heures, ils ne firent rien d'autre que fouiller, scruter et supputer sa fortune. Et d'ajouter, de retrancher, de multiplier, de diviser, de se tromper dans les chiffres et de repartir à zéro ; et, à mesure que s'accumulaient vignobles, exploitations, forêts, troupeaux de bovins et d'ovins, prairies, ruchers, pièces d'eau et basses-cours, les yeux leur sortaient de la tête et leurs faces s'empourpraient. Levant les bras au ciel, le juge se demandait qui diable allait hériter de cette fortune, vu qu'il n'avait ni enfants, ni parents proches ou éloignés ; le maire caressait l'espoir que le plus clair de ses propriétés revînt à la commune – ou plutôt à l'État, comme corrigeait immédiatement le sous-préfet ; le docteur, découvrant ses dents jaunes et ses ongles noirs, se vantait qu'une miette en pût échoir aux membres du Conseil, en récompense de ses bons soins prodigués à l'article de la mort ; l'archiviste désignait sa serviette d'un air diabolique, annonçant que le testament pourrait réserver des surprises ; le greffier bégayait quelques phrases à l'unisson du juge ; mais tous comme un seul homme – bien qu'ils se répartissent en deux camps, les uns portant aux nues sa fortune, les autres disant pis que pendre de lui, comme il arrive toujours face à des êtres très en-dessous ou en-dessus de la norme –, tous tombaient

d'accord sur un point, traduit en une exclamation sonnante comme une injure :

– Quelle longue vie fut la sienne ! Un vrai Mathusalem...

– Et il a vécu, mes enfants ! nous révélait le jour suivant, à la fin du repas, le maire, célèbre dans tout le pays pour sa ladrerie et, par voie de conséquence, sa sobriété. Il ne s'est privé de rien. Table dressée toute l'année. Bombance à foison. Et les femmes ! Il les faisait venir en diligence de Vienne et même de France. Jusqu'à ces dernières années, il avait une maîtresse, oui, une jeune fille d'un village voisin. Habillée comme une princesse ! Quand elle sortait par le portail de la vigne, les fouets claquaient, les postillons poussaient leurs chevaux à grands cris, les cailloux des chemins faisaient des étincelles. Le boyard ne la quittait pas du regard. Elle écarquillait les yeux dans notre direction, nous qui l'avions connue toute petite, affamée et les pieds nus, et semblait se dire à elle-même : Qu'il m'arrive, Seigneur, tout l'imprévu du monde, que je puisse m'en étonner !

Mais elle s'en est allée, elle aussi, à vau-l'eau, comme toutes les autres – car aucune n'est jamais morte de mort naturelle dans la maison de Maître Manole –, et comme s'en iront un beau jour toutes celles, autant qu'elles sont, qui fréquentent le manoir. Y en a-t-il encore ? N'y en a-il plus ? Je ne prête pas l'oreille aux qu'en-dira-t-on. Celui-ci, il n'y a que la terre qui l'étouffe. Mais je ne mettrais pas ma main au feu que notre boyard, la vieillesse venue, se soit fait ermite.

Il est vrai qu'il ne les promène plus en calèche. On n'entend plus ni sifflement de postillons, ni tintement de grelots. Maître Manole lui-même ne se montre plus parmi les hommes. Les portes de la vigne sont verrouillées, les volets mis aux fenêtres. On ne voit âme qui vive ni la moindre lumière autour de la maison. Même les chiens se sont tus dans la cour. La nuit tombée, on a presque peur de longer seul la clôture : on se signe et on hâte le pas. Mais comment oublier que, jadis, les vallées résonnaient des échos des fusils et des airs des ménestriers ? Le vin alors coulait à flots, les ceintures regorgeaient de doublons et, quand la vendange battait son plein, des femmes nues comme le Bon Dieu les avait faites – et pas seulement des filles de métayers, mais des demoiselles venues de Jassy – foulaient le raisin dans des cuves grandes comme des viviers. Eh ! quelle époque ! Demandez donc aux vieillards de l'endroit !...

– Que voulez-vous bien leur demander ! interrompit le fonctionnaire de police, agacé. Où les chercher ? Où les trouver ? Qui diable est assez vieux pour garder en mémoire la jeunesse de Maître Manole ? Et pour quoi faire, au bout du compte ? N'avons-nous pas assez d'ennuis sur la tête ? Assez de brigands, de dépravés et d'assassins dans la région ? On a bien besoin des déportements d'un vieux satyre !

Un murmure soutenu d'approbation souligna les paroles du fonctionnaire. Chacun semblait maintenant comme rivé à son siège, et tous, remplis d'un vague sentiment de responsabilité morale, baissaient le nez dans leur assiette. Mes yeux seuls luisaient d'un éclair

de joie. Vifs et fureteurs, ils promenaient incessamment leurs regards de l'un à l'autre, glissaient sur ces faces repenties de bons apôtres, et s'arrêtaient avec insistance, pleins d'espoir, sur le maire. Ceux du maire étaient petits comme deux trous de vrille, noirs comme du charbon, mobiles comme ceux d'un blaireau, éveillés, ironiques et matois. Des yeux de maire avare, qui mangerait volontiers aux frais des autres et boirait gratis. Avec un apéritif et quelques mesures de vin, me disais-je, je lui tirerai les vers du nez, et j'en découvrirai beaucoup plus qu'il ne voudrait en dire. Non que les aventures d'un « vieux satire » pour reprendre l'expression du fonctionnaire de police, me passionnassent plus qu'il n'était convenable. J'étais trop jeune pour cela. Mais j'avais la curiosité de ces mystères, le pressentiment que, dans la vie provinciale, les événements sensationnels ne se présentent pas tous les jours, une envie mal refrénée de percer ce que cachent les hypocrites et de scandaliser mes semblables, et un intérêt, dont je ne me suis pas défait même aujourd'hui, pour le passé obscur de la terre, violent, brutal et savoureux en ce temps-là, avec ses usages, ses habitudes, ses mœurs patriarcales et ses instincts primitifs qui, par suite de l'hostilité de l'entourage, ont disparu sans témoin et sans historien.

Comme il est aisé de le deviner, et comme je l'avais prévu, il ne me fut pas difficile d'induire le maire en tentation quelques après-midi de suite, tandis que dormait tout le gratin de la bourgade, ainsi que l'on dort en province, à poings fermés. Je mentirais du reste, si j'affirmais qu'il me fallut déployer beaucoup d'habileté ou

de stratégie pour le déterminer à parler. Au contraire, de lui-même, sans grimace ni préambule, il donna libre cours à son bavardage. Apparemment, il n'attendait que cela. Mais il est tout aussi vrai, comme je pus m'en convaincre un peu plus tard, qu'en dehors de la mairie, de sa propre vigne et de Maître Manole, il n'aurait trop su de quoi discourir.

J'appris par conséquent de sa bouche que notre boyard descendait en ligne directe du célèbre capitaine des archers d'Étienne le Grand, Gabriel Huru, que le voïvode éleva à la dignité de hatman après la victoire de Lipnic, changeant son nom pour celui de l'arme avec laquelle il écrasa et dispersa les hordes tatares.

Depuis lors, de cette lignée des Arcasch, tous furent, les uns, chambellans, d'autres, gouverneurs, échansons, intendants ou moindres dignitaires, les uns près le Divan, les autres dans leurs châteaux ou sur leurs terres; mais en tout temps et sous tous les régimes, chaque fois que les marches de Moldavie étaient violées par l'ennemi, tous les Arcasch, d'une extrémité du pays à l'autre, bandaient leurs arcs et d'un seul élan, couraient aux frontières.

Le seul à ne pas respecter cette tradition plusieurs fois séculaire fut leur dernier rejeton, notre boyard, Maître Manole. Son père, le regretté surintendant Toader, commit, à ce qu'il paraît, l'erreur de l'envoyer trop précocement à Paris. Là, cet enfant gâté s'acquitta avec toutes sortes de mauvaises femmes et de bons-à-rien. Au lieu d'étudier, il se lança à corps perdu dans la révolution. Il revint au pays avec les premiers

libéraux, s'élevant, non contre les ennemis du dehors, mais contre les autorités à l'intérieur, échappant de justesse à la corde en se cachant d'abord longtemps par ici, dans une friche au milieu des vignobles, puis en décampant par-delà les frontières. Et, même dans la région où il s'était établi, il ne faisait rien de bon, mais se livrait à des actes honteux et jetait le discrédit sur le nom de ses ancêtres. C'est ainsi qu'il s'amouracha d'une tzigane, une serve; il la prit chez lui pour maîtresse, lui fit un enfant, puis, quand il eut assez de la mère et de l'enfant, les uns disent qu'il chargea ses sbires de la précipiter, elle et son petit, dans le vieux puits abandonné près de l'entrée du vignoble; les autres que le boyard lui-même les y expédia de sa propre main; quant au maire adoptant une prudente réserve, il penchait pour l'opinion que la tzigane s'était jetée elle-même dans le puits, par accident ou par remords. La rumeur publique disait encore qu'il avait envoyé dans l'autre monde bien d'autres filles, bien nées celles-ci et de bonne souche, après s'être joué d'elles. Mais que ne clabauda point la rumeur publique! Et qui se risquerait à lui mettre un frein ou des barrières! La vérité pure – et le maire en aurait fait serment sur la Bible – est que nul ne l'avait jamais vu, de ses yeux vu, faire passer quiconque de vie à trépas. Ni les voisins, ni les domestiques, ni les tziganes qui, une fois affranchis, auraient pu parler. Mais ce qu'ils avaient vu, en revanche, était tout aussi pervers, sinon plus. Le boyard avait ramené, des pays étrangers qu'il avait visités, des monceaux de livres. Il en avait rempli les murs jusqu'au plafond.

– Et quels livres, monsieur ! faisait le maire, en levant les yeux au ciel et en se léchant les doigts. D'évangéliaires, point ! De vies des saints, point ! De traités d'agriculture, point ! Car lui aussi possède des vignes, comme nous tous, et des fermes, des bois et des prés par-dessus le marché. Il aurait pu s'en inquiéter, ne pas les laisser à l'abandon. Mais comment s'occuper de ses intérêts, quand il reste toute la sainte journée le menton dans ses mains et le nez dans ses livres. Il m'en est tombé un sous les yeux : c'est Vladica le tzigane, un des serveurs du manoir, qui me l'a apporté un été. Ce que j'y ai vu, Seigneur ! Rien que des femmes nues, monsieur l'Assesseur. On en perd le souffle rien qu'à les regarder. Vous qui êtes jeune, vous en auriez l'eau à la bouche. Toutes plus séduisantes et plus belles les unes que les autres. De face, de dos, par deux ou par trois à la fois, les unes sur le ventre, les autres à la renverse, faisant toutes sortes de cochonneries entre elles. Monsieur le Sous-préfet m'a dit que cela vient de ces maisons... comment dire?... des espèces de maisons publiques...

– Des bordels ?

– Oh ! non, monsieur ! protesta le maire, indigné. Moi aussi, je connais le monde. Mes cheveux n'ont pas blanchi en vain. Je sais bien ce qu'il en est... Un autre genre de maisons... Des maisons à entrée libre... Où des femmes sont exposées...

– Des musées, alors ?

– C'est cela, monsieur. Des musées, soit dit sans penser à mal. Et qu'il n'y a rien à redire à avoir cela chez soi, m'a dit monsieur le Sous-préfet. Mais je sais bien pourquoi il m'a dit cela. Il me croit stupide. Mais j'ai,

moi aussi, un grain de jugeotte. C'est pour que je me taise, que je ne vende pas la mèche. Comme si j'en avais la moindre envie, pour me mettre mal avec les autorités! Et comme si je ne savais pas aussi bien que lui, et mieux peut-être, qu'on a beau avoir une grande langue, lorsqu'on occupe une position officielle, il vaut mieux s'abstenir... Ah! si je pouvais dire tout ce que je sais!

Pour ne pas éveiller ses soupçons, je l'interrompis :

– Vous me direz cela une autre fois, lorsque nous nous connaissons mieux...

– Mais pourquoi? me demanda le maire, étonné. Vous êtes fonctionnaire tout comme moi. Entre nous, nous pouvons parler en toute franchise. Dites plutôt qu'on nous apporte encore un litre de ce vin, qui est fort bon, (Sacré Père Anghel! Quoi qu'il fasse et où qu'il le trouve, il n'y a que chez lui qu'on peut encore boire un verre de bon vin!), afin que j'étanche un peu ma soif, car j'ai le gosier sec à force d'avoir palabré. C'est ma tournée!

Je protestai avec énergie et feignis d'être offensé. Il finit par se laisser fléchir.

En contrepartie, ce jour-là, entre deux mesures de vin vieux, mais l'esprit aussi clair que s'il n'avait bu que de l'eau, le maire me communiqua en grand secret que le boyard entretenait aujourd'hui encore quelques fillettes, rien que des tendrons de douze ou treize ans, parfois même plus jeunes, mais triées sur le volet, et bien nourries comme des oies à l'engrais, de sorte qu'elles paraissaient des femmes faites dans toute l'acception du terme, mignonnes, dégourdies et dodues. De même que lui, le maire, n'ignorait rien de ce mystère, le juge

et l'officier devaient être au courant, eux aussi, et cela se savait sans doute en haut lieu, à la sous-préfecture et même jusque dans la capitale. Mais tout le monde observait le plus grand silence, et personne ne soufflait mot. Nul n'avait le courage de se mettre à dos le boyard. Maître Manole pouvait bien abuser d'elles, comme le prétendaient certains; se servir de leur sang comme d'un élixir de jouvence, affirmaient les autres; ou les renvoyer les pieds devant, comme tant d'autres avant elles; souiller leur âme, maltraiter leur corps ou les rouer de coups, personne n'osait y regarder de trop près, et nul ne s'aventurait dans la maison, verrouillée comme une prison et isolée comme une place forte. Que se passait-il derrière les murs? Comment Maître Manole tuait-il le temps? Que faisait-il avec ses servantes? Dieu seul le savait, ou bien le Diable. Quant aux hommes!... Il y avait bien longtemps que le boyard ne fréquentait plus personne, ni ne recevait âme qui vive. Lorsqu'il rencontrait les notables du lieu, sur la place, dans la rue ou ici à l'auberge, devant un verre de vin, bu en passant, le coup de l'étrier! il leur parlait de choses et d'autres, leur en contait des vertes et des pas mûres du temps de sa jeunesse, payait sa tournée et offrait un morceau, mais quant à les inviter chez lui et leur proposer du vin de sa cave, à Dieu ne plaise!

– Et du vin il en a, Monsieur, sans mentir, soupirait le maire avec amertume. On pourrait mener dans ses caves vouûtées un coche à quatre chevaux! Regardez donc par là. Si loin que porte le regard, du pied des collines jusqu'au faite, à gauche, à droite, en diagonale, ce ne sont que cel-

liers souterrains. Et des muids, monsieur ! Gros comme une maison de deux étages. Et quelle antiquité, jeune homme ! Cela remonte au temps du prince Cuza, sinon à une époque encore plus reculée. Et je ne vous raconte pas d'histoires ! Nous y avons goûté, nous aussi. Il nous en envoie, à tous autant que nous sommes, à Pâques ou bien pour Noël : fouaces, tourtes, confitures, bouteilles de vin bouché. Vous verrez, vous en tâterez, vous aussi. S'il ne passe pas de vie à trépas comme soutient mordicus le docteur, la première fois qu'il vous rencontrera, il vous promettra monts et merveilles. C'est sa nature. Chaque fois qu'il découvre un visage nouveau, il s'en entiche. Et de parler, parler, de bavarder comme une pie borgne, de vous l'embobeliner jusqu'à ce qu'il l'ait disséqué et percé à jour. Pendant un, deux ou trois jours, il vous l'accable de galettes et de bourriches de vin bouché. Puis, soudain, sans crier gare, plus de gâteries, plus de vin, plus de caresses pour monsieur Un Tel. Tout le monde y est passé : monsieur le Juge ; monsieur Craiu, votre prédécesseur ; le préfet, le docteur, d'autres plus distingués encore. Après leur avoir tourné la tête à tous, il leur a tourné le dos. En conséquence, vous avez vu combien ils le détestent, et comme ils se démènent dans l'espoir d'entrer dans ses bonnes grâces. Le juge attend son testament ; le docteur attend qu'il tombe malade. Ils peuvent bien attendre. Car ils ne savent pas ce que sait tout le village. Vladica le tzigane me disait, ce soir encore, que le boyard était en parfaite santé.

Pourtant, en dépit des assurances du maire, il ne me fut donné ni ce mois-ci, ni le mois suivant, de l'aperce-

voir, même de loin. J'entendais continuellement parler de lui, les oreilles me tintaient à force d'ouïr prononcer son nom ; mais le voir en chair et en os, ou seulement en os, comme ils disaient par dérision, de ceci pas question ! Le docteur nous apportait chaque jour d'autres pronostics, d'autres bulletins de santé sur l'évolution de la maladie. Les autres, avec leurs sempiternelles plaisanteries, se moquaient de ces diagnostics quotidiennement démentis, quotidiennement infirmés, mais ils riaient jaune ; mal à l'aise au fond, déconcertés et perplexes de voir que le boyard ne donnait plus signe de vie. Le juge, en pénétrant dans la salle d'audience, interrogeait du regard son greffier pour savoir si, en son absence, quelqu'un du manoir l'avait fait demander. Le greffier, levé dès l'aube et mettant en chemin sa cravate à l'envers, se précipitait tête baissée jusqu'aux archives afin de vérifier encore une fois la correspondance. L'archiviste surveillait d'un œil les entrées et, de l'autre, tantôt la porte, tantôt la fenêtre donnant sur le sentier qui montait au vignoble. Et tous trois, pour plus de sûreté, avaient chapitré, étourdi, abruti le malheureux huissier d'ordres péremptoires de venir les chercher à tout prix, de les éveiller au milieu de la nuit, de les amener morts ou vifs, par tous les moyens, si d'aventure quelqu'un du manoir avait cherché ou simplement demandé monsieur le Juge.

Au début, pourquoi mentirais-je ? tout ce grouillement de vermine affamée autour d'un cadavre présumé m'avait intéressé et réjoui. Il me semblait lire une page de Balzac. Puis, avec le temps, la satiété était venue. Rien qu'à pressentir l'amorce de leurs interminables

discussions, le dégoût me prenait, et j'avais la nausée au premier sourire avant-coureur de leurs immuables plaisanteries. On prendrait en grippe même une page de Balzac, si on la relisait tous les jours et plusieurs fois par jour! Alors, que dire de Maître Manole! Bien à tort, mais d'autant plus obstinément, je lui faisais porter la responsabilité du zèle de ses détracteurs. Je ne voulais plus en entendre parler, je n'espérais ni ne voulais le rencontrer : on m'en avait trop rebattu les oreilles. J'avais l'impression de le connaître de toute éternité. Maintenant, si je l'avais rencontré, je l'aurais reconnu à vingt pas : affaibli, ratatiné, sec comme du vieil amadou, tremblant du chef et des mains, les jambes agitées d'un tressaillement convulsif, mais gardant par instants, dans ses yeux délavés, le reflet du feu de jadis, un éclair de ruse, une lueur de désir sénile. Je ne l'imaginai pas autrement. Et s'il n'y avait pas eu ses livres, ses maudits livres, comprenez bien que je me fusse soucié de Maître Manole comme d'une guigne. Mais il y avait les livres. On n'en eût pas trouvé d'autres dans tout le canton même en sonnant à grand renfort de trompe. Il est vrai que l'épouse du sous-préfet possédait, elle aussi, une bibliothèque. Elle était renommée à dix lieues à la ronde. Un jour, elle m'invita chez elle, en me priant de faire mon choix. Elle me reçut, vêtue d'une camisole *bleu-ciel**, décolletée jusqu'à la ceinture, ornée de dentelles roses qui laissaient voir, sous un double menton, une quadruple gorge et au moins autant de ventre. Avec des

* *En français dans le texte (N. d. T.)*

inflexions et des soupirs langoureux, de longues œillades mourantes, se plaignant amèrement de l'incompréhension de la société provinciale, et soupirant, du plus profond de son corsage, après les élites intellectuelles de la capitale, elle choisissait elle-même des volumes sur les rayons et me les posait sur les genoux avec des gestes maniérés. À chaque nom d'auteur et chaque titre de livre, elle murmurait, comme en extase : Ah ! Dumas ! Ah ! *Le comte de Monte-Cristo* ! Ah ! Georges Ohnet ! Ah ! *La Dame aux camélias*... Cependant que sa main s'oubliait sous le volume ouvert et étreignait mes cuisses, et que sa gorge, agitée du feu sacré de la littérature, me battait les côtes comme deux bouées.

Je ne sais trop comment j'échappai à l'étreinte de ce roulis de chairs molles et parvins jusqu'à mon bureau. Là, par les fenêtres ouvertes, le ciel bleu et la vigne seigneuriale me tendaient les bras. Et je faillis m'écrier d'enthousiasme : Vive Maître Manole ! La faiblesse et l'émaciation me paraissaient désormais des vertus cardinales. Mais je ne criai point. Au contraire, je tournai mes regards avec convoitise, avec irritation, avec dépit vers le manoir blotti dans son nid de verdure, comme un mausolée de livres aux portes verrouillées.

Ah ! si je m'étais trouvé au milieu d'eux ! Si j'avais pu caresser, de mes doigts amoureux, leurs reliures où couraient des galeries de vers, leurs pages empoussiérées ! Si j'avais pu les lire !...

D'autant plus que, depuis quelque temps, tout incitait à la lecture. La tranquillité du bourg, la médiocrité des hommes, la beauté de la nature, les nuits de plus en

plus courtes et les jours de plus en plus longs. Le mois tirait à sa fin. L'air se chargeait du parfum des vignes en fleur. Quand le soir tombait, les sonnailles au cou du bétail retentissaient dans le lointain d'un son presque mystique, comme si des processions invisibles de clochers ecclésiastiques étaient descendues dans la vallée entre les coteaux de Cotnar. Et de partout, sur tous les chemins qui menaient à la Fontaine aux Serfs, des essaims de jeunes filles, la palanche sur l'épaule, passaient en un babil joyeux comme des vols de moineaux.

Et je me disais avec rage et délice : dans cet air embaumé, dans cette poésie ambiante, lire une page oubliée de Voltaire, un vers inédit d'un poète de la Pléiade, un livre encore plein du mystère des feuillettes non coupés ! Rêver ! Aimer !

Aimer ? Je n'avais personne. Lire ? Je n'avais pas de quoi. J'étais donc contraint de rêver.

J'étais des après-midi entiers par monts et par vaux, sans autre but que celui fixé par mon rêve, sur des sentiers jamais foulés et par les vignes sans clôture. Comme tous les magistrats du pays, je laissais aux soins du greffier et de la ronéotypie la rédaction des sentences, et je m'enivrais comme d'une mauvaise drogue de soleil, de ciel, d'air, des effluves subtils de la terre, plus forts en réalité et plus redoutables que ceux du vin. D'autres fois, je prenais avec moi un volume de vers. C'était mon seul livre de poésie : un Baudelaire usé, crasseux, presque en lambeaux. Alors, profitant de la patience muette de la nature, je déclamais pour les champs idylliques les poèmes trempés dans le nectar et le fiel du poète citadin.

C'est ainsi qu'un beau soir, revenant d'une de mes interminables courses vagabondes, brûlé de soleil et crotté comme si je m'étais roulé dans la poussière des chemins, tous les chardons des haies accrochés à mon vêtement, mais le cœur plein de chansons et de lumière, je trouvai mes compagnons de table aussi acides que s'ils avaient avalé du verjus, grognons et pétrifiés, à croire que Maître Manole fût sous leurs yeux ressuscité des morts. Le juge répondit à peine à mon salut. Les autres se contentèrent de grommeler entre leurs dents une sorte de « bonsoir » sec comme un congé.

Comme je tombais d'inanition et me sentais trop joyeux pour me formaliser de leur mauvaise humeur, je les laissai ruminer leur mécontentement tout à leur aise et m'occupai tranquillement de mon potage. Je l'avalai avec appétit. Je dévorai le deuxième plat avec le même appétit. Et je me préparai à attaquer le troisième, dans le même silence, glacial de leur côté, enchanteur du mien, lorsque le juge, scandalisé sans doute de me voir la conscience en repos ou peu désireux de me laisser déguster mon repas en paix, éclata soudain :

– Se peut-il, monsieur l'Assesseur que vous m'ayez joué pareil tour ?

Je posai sur lui le regard le plus innocent du monde :

– Moi?! Qu'ai-je donc fait, monsieur le Juge ?

– Vous!... homme de bonne famille, de la meilleure société, homme du monde, homme bien élevé, que vous vous conduisiez... c'est-à-dire que vous ne vous conduisiez pas... que vous ne sachiez pas vous conduire... que... que...

Il bredouillait en zézayant, sans pouvoir achever une phrase, moite de transpiration. Je voyais bien qu'il craignait de me blesser par l'emploi d'un terme trop brutal. En revanche, je me sentais rougir pour de bon. Au premier mot sur ma bonne éducation, j'avais immédiatement pensé à Anica, la nièce du cabaretier, que j'avais serrée d'un peu près sous la charmille au fond du jardin, quelques jours plus tôt. La fille n'avait pas protesté. Elle n'avait pas résisté. Il m'avait même semblé que, tout compte fait, elle avait pris honnêtement sa part de plaisir. Mais le diable l'aura fait bavarder par la suite; et ses paroles auront dépassé sa pensée. Qui sait ce qui lui aura échappé? Et les parents ont eu vent de la chose. Mais s'il en est ainsi, me répétais-je, pourquoi le juge se mêlait-il de mon affaire avec Anica? En quoi le faux pas de la fille le regardait-il? À la rigueur, le cabaretier eût été en droit de me demander des comptes; encore qu'avec lui, je me fusse dépêtré d'une façon ou d'une autre, sans pour autant lui dire carrément, bien en face, que leur Anica n'était peut-être pas au-dessus de tout soupçon. Mais le juge!

C'est pourquoi, recouvrant mon calme et très sûr de moi, je lui répondis froidement :

– Je ne comprends pas, monsieur le Juge. Je ne comprends pas que vous vous immisciez dans mes affaires strictement personnelles.

Cette fois, le juge sauta en l'air comme un ballon. Il faisait de grands gestes tout en s'exclamant :

– Comment, monsieur!?!... Vous l'entendez, messieurs?! Je reçois les coups à sa place! Je crève de honte

en son absence ! J'encaisse ! Je paie les pots cassés ! J'en-cours le blâme ! Et je n'ai même pas le droit de protester.

Tout aussi froidement, mais plus sèchement, je répliquai :

– Je ne vous demande pas d'encaisser ni de payer pour moi, monsieur le Juge. Si quelqu'un a des comptes à me demander, je vous prie de me l'envoyer.

Le juge, exaspéré, leva les bras au plafond :

– Mais où vous trouver, monsieur !... Que vous traînez par les chemins toute la journée.

À cet instant précis, le Père Anghel poussa la porte, une assiette dans une main, une serviette dans l'autre, l'allure dégagée et le visage jovial. Il ne m'en fallut pas plus. M'imaginant que cette entrée théâtrale avait été concertée à l'avance, je me levai de table en trombe et, fixant le cabaretier dans le blanc des yeux, je fis tout uniment cette déclaration héroïque :

– Où me trouver ? Mais ici, monsieur le Juge. Qui-conque a à se plaindre de moi peut se présenter ici même ou chez moi !

Le Père Anghel me jeta un regard apeuré ; et je suis sûr que, s'il n'avait pas eu les deux mains occupées, il aurait fait un double signe de croix. Le juge s'était pris la tête dans ses mains :

– Vous l'entendez, messieurs ! Je vous dis qu'il est fou ! Je vous le demande ! Elle est bien bonne ! Que je lui amène ici Maître Manole ! Et, qui plus est, à cette heure-ci !

Ce fut à mon tour de le regarder avec stupéfaction. Que venait à présent faire Maître Manole entre Anica

et moi ? Étant tous en proie à une surexcitation intense, nous ne pûmes nous expliquer tout de suite ce malentendu. C'est à peine si, l'énervement de nos esprits étant un peu calmé, je pus me rendre compte de ce qui s'était réellement passé. Moins que rien !

Le boyard était sorti cet après-midi-là faire ses courses. Il s'était arrêté en passant à la Justice de Paix où il avait appris, à supposer qu'il ne le sût déjà, qu'un nouvel assesseur était nommé à Cotnar depuis quelques mois ; et il avait exprimé, en termes semble-t-il assez vifs, son étonnement que je n'eusse pas jugé convenable de déposer chez lui ma carte dès la première semaine. Le boyard avait indéniablement raison. Le juge avait, lui aussi, en partie raison. Aujourd'hui, je le reconnais bien volontiers. Et j'ai du mal à comprendre comment j'ai pu donner des proportions pareilles à une simple formalité. Mais j'étais jeune et fort en colère. Au lieu de me gausser de leurs mines ahuries, ou de ma propre méprise touchant la nièce de l'aubergiste, je montai sur mes grands chevaux. Après avoir invoqué toutes sortes d'excuses, toutes plus absurdes et de mauvaise foi les unes que les autres, je déclarai que mes principes (quels principes ? ! Seigneur Dieu !), que la maladie du boyard, que ses mauvaises mœurs notoires m'interdisaient de faire un geste de politesse inutile. Je poussai même la perfidie jusqu'à les rendre eux-mêmes responsables de mon incorrection, affirmant haut et fort que c'était d'eux, en définitive, que je tenais l'information selon laquelle le boyard était un « vieux satyre » et qu'il se trouvait depuis plusieurs mois à l'article de la mort.

Au reste, cette perfidie, comme il arrive souvent dans le commerce entre les hommes, me facilita la situation. De peur de mes indiscretions possibles, ou du scandale, ils me laissèrent en tête-à-tête avec ma conscience. À compter de ce soir-là, je recouvrai ma liberté pleine et entière. Je n'avais plus à rendre compte à personne de l'emploi de mes jours et de mes nuits. À la Justice de Paix, en dehors des heures de service réduites au minimum, je passais comme un météore. Aux célèbres tables communes, et aux apéritifs tout aussi communs, je ne faisais plus que de rares apparitions. Je déjeunais sur le pouce, au hasard de l'occasion et de ce que je trouvais. En revanche, je vagabondais avec frénésie, découvrant chaque jour d'autres merveilles de beauté dans la nature, et parfois, au milieu des vignes débordantes de vie, ou plus discrètement, entre deux échaliers, quelque beauté plus réelle, en chair et en os, venue des villages voisins. J'aimais les captiver de mes propos hardis, soigneusement tournés, recueillis dans les livres; comme à mon tour, je me laissais séduire par les paroles longuement pesées, circonspectes, empreintes de sérénité et de sagesse des patriarches moldaves. Je les voyais venir de loin. Grands ou petits, mais également solides sur leurs jambes bien campées, à peine voûtés et frappant largement le sol de leur canne massive, qui eût pesé lourd même dans la main d'un jeune homme. Du plus loin que je les voyais, je m'arrangeais pour me trouver sur leur chemin. Au début, nous échangeions un mot ou deux, sur la santé, le temps, les impôts ou la récolte. Puis, insensiblement, la glace étant rompue, nous élargissions le champ

de nos propos. Je ne puis dire que tout ce que j'entendais de chacun d'entre eux fût parole d'évangile. Mais chez certains du moins, j'ai découvert en une heure plus de bon sens qu'il n'en circule annuellement dans les automobiles de la capitale; et beaucoup plus d'humanité qu'on n'en pourrait trouver en un siècle dans l'âme des gouvernants.

Une fois seulement, il m'arriva de ne pas remarquer un vieil homme qui s'approchait de moi. J'avais sur les genoux mon éternel Baudelaire. Mais je ne lisais point. Les yeux dans le vague, je me remémorais sans doute quelque vers oublié, ou bien je goûtais en toute quiétude la paix du soir. Soudain, à deux pas devant moi, j'entendis une voix brève, mais néanmoins empreinte d'une certaine bonhomie :

– Bonsoir, petit bonnet, puisque ton maître ne souffle mot...

Je regardai vivement le vieillard. C'était un homme de soixante-cinq ou soixante-dix ans, mais encore vert, large d'épaules, robuste et droit comme un i. Poliment, je lui répondis :

– Bonsoir, monsieur. Pardonnez-moi. Je ne vous avais pas vu venir.

Et je me levai avec déférence en secouant mes cheveux – que je portais longs – et mes rêveries, qui voilaient encore mon regard.

Le vieil homme s'approcha de moi sans me tendre la main. Mais, d'un doigt si vieux qu'il en semblait de cire, il désigna le livre :

– Que lis-tu là de beau, je te prie ?

– C'est un livre de poésie, monsieur.

– De poésie?!...

Le vieillard resta un moment pensif, comme s'il voulait se rappeler ce que pouvait bien être cette poésie. Ayant assurément trouvé à la fin du compte, il me demanda :

– Lis m'en une, je te prie.

Je m'excusai en souriant.

– Je vous lirais avec plaisir. Mais ce n'est pas en roumain. C'est écrit dans une autre langue. En français.

– Alors ce sera de Musset, que le diable l'emporte ! C'est de ton âge. Moi aussi, je lisais Musset, au temps où mes yeux couraient après les filles comme des chevaux de poste !

Le vieil homme, mis en joie, riait. Tout à coup, il s'arrêta et fit un pas en arrière. Les sourcils froncés, il me jugeait des pieds à la tête. Et tandis que la pensée me venait que ce devait être quelque propriétaire récoltant de l'endroit, puisqu'il avait lu Musset, lui, passant d'une idée à l'autre, me demanda en hésitant :

– J'y pense... Ne prends pas ma question en mauvaise part... Mais ne se pourrait-il pas que tu sois le nouvel adjoint au juge de paix de Cotnar ?

– C'est exact, monsieur.

Le vieil homme se frappa le front.

– Tstt!... Seigneur ! Que je suis content de te voir ! Depuis le temps que je te cherche ! Il est vrai que j'aurais pu passer dix fois à côté de toi sans te reconnaître. Je m'imaginai un homme raide, l'air hargneux, une espèce de paysan parvenu. Au lieu de cela!... Avance un peu, jeune homme, que je voie à quoi tu ressembles.

Il m'examina sommairement, les sourcils froncés, me jugea, me pesa, et me trouvant sans doute à son goût, il hocha la tête en ajoutant comme pour lui-même :

– Tiens donc!... Faut-il jamais croire ce que disent les gens!... Si je ne l'avais pas vu lire Musset!...

Pour moi, sans me demander ce que croyaient les gens et sans rectifier l'opinion favorable qu'il avait conçue de moi en me voyant « lire Musset », je crus de mon devoir de lui rendre la politesse, et je lui dis obligeamment :

– Si vous m'avez cherché pour quelque pétition, vous pouvez me la remettre. Je sais qu'il n'est pas strictement légal d'y donner suite ici, en pleine campagne. Mais, pour vous être agréable, une fois n'est pas coutume, je passerai outre à la loi.

Le vieil homme protesta avec humour :

– Laisse les lois tranquilles, mon garçon. Ne les enfrens pas, assez de bêtes brutes s'en chargent. Donne-moi plutôt la main. La mienne, comme tu vois, je te la donne vide de toute pétition.

Et, me serrant la main longuement d'une poigne vigoureuse, il me déclara :

– Je suis heureux de faire ta connaissance.

Lui serrant la main à mon tour, je lui dis en plaisantant :

– Je voudrais bien m'en réjouir aussi... mais vous ne m'avez pas dit à qui j'ai l'honneur.

– C'est vrai! Où avais-je la tête! Tu vois, il a bien raison, celui qui a dit que la vanité est le propre de l'homme. On fait la petite bouche et on ne réfléchit même pas. Je m'imaginai en toute bonne foi que le monde entier me connaissait. Ainsi sont les vieilles gens! Elles oublient qu'il y a aussi des jeunes en ce monde. Pardonne-moi. Et permets-moi de me présenter.

Il le fit avec simplicité, sans appuyer sur le mot « boyard », qu'il énonça plus par habitude qu'autre chose :

– Je suis le boyard Manole Arcasch.

Chacun reconnaîtra que je pouvais m'attendre à tout, sauf à cela. Ma main devint moite dans la sienne, et je lui offris sans nul doute le spectacle d'un masque si grotesque et si ahuri d'homme tombé des nues, que le boyard me demanda, mi-étonné, mi-renfrogné :

– Regrettes-tu d'avoir fait ma connaissance ?

Je bafouillai à la hâte :

– Oui... Mais non... Est-il possible!... Comment pouvez-vous croire une chose pareille?... Au contraire.

Mais Maître Manole ne me laissa pas m'embourber plus longtemps dans ces lambeaux de phrases décousues. Il me frappa légèrement sur l'épaule et me dit amicalement :

– Allons!... Allons!... Ne commençons pas notre relation par un mensonge. Dis-moi plutôt la vérité. Ce n'est pas de ta faute. Tu auras entendu tant de gens dire du mal de moi...

Je niai énergiquement avoir entendu des choses pareilles, bien que l'idée me tentât de dire un mot en faveur des amis de chez le Père Anghel. Plus simplement, je lui exprimai ma surprise de voir en face de moi un homme dans la force de l'âge, là où on m'avait parlé d'un vieillard malade de presque quatre-vingt-dix ans.

– Malade?! se récria Maître Manole, de ceci pas question. Mais que j'ai quatre-vingt-dix ans bien sonnés, il n'est que trop vrai, hélas! confirma-t-il avec une

feinte tristesse dans la voix, tandis que luisait dans ses yeux un éclair de malice.

Je ne pus me retenir de m'exclamer :

– Mais alors, comment faites-vous, que faites-vous pour être aussi jeune ?

– Crois-tu être le premier à me le demander ? m'interrogea à son tour Maître Manole, en se gardant ainsi de me donner une réponse. Mais pourquoi parler plus avant de cette calamité de l'âge et de ces tristes choses ? Pourquoi nous gêner cette journée en pure perte ? Et si tu me lisais plutôt du Musset ?

Il a bien fallu lui avouer que je n'avais pas de Musset sur moi, mais un bien plus grand poète, qui emplissait aujourd'hui le monde du parfum de ses fleurs suaves et vénéreuses : Baudelaire. Le boyard n'en avait jamais entendu parler. Il me regardait en plissant les yeux, un sourire incrédule aux commissures des lèvres. Mais il insistait d'autant plus fortement pour que je lui en lise. Et, sans bien me rendre compte pourquoi, peut-être parce que ce poème est plus frappant et plus aisé à entendre que les autres ; peut-être parce que ses contrastes brutaux m'avaient subjugué moi-même dans mon enfance ; peut-être parce qu'une impulsion obscure me poussait à mettre à l'épreuve la résistance du vieil homme, je choisis *Une Charogne*. Je le savais par cœur. Et je le récitai, non certes comme un diseur professionnel, mais avec toute la ferveur et l'élan de la jeunesse, sans perdre de vue le moindre tressaillement sur le visage de Maître Manole.

Au début, il m'écouta avec une attention concentrée, mais sans trop y prendre intérêt. Il me sembla

pourtant percevoir une légère contraction du visage à la première évocation de la charogne. Mais il s'habitua vite aux effluves pestilentiels qui émanaient de chaque vers et de chaque mot de cette description macabre. Il rejetait instinctivement la tête en arrière et fermait les paupières, comme pour se prémunir contre la puanteur de la mort. Son intérêt ne s'éveilla que lorsque j'en fus arrivé à ce passage quasiment idyllique, où le poète compare les formes indécises du cadavre en décomposition au commencement d'un songe. Puis, je me tus. Je me tus longtemps, comme si le poème se terminait là. Et c'est après seulement que le boyard eut tourné vers moi un regard interrogateur et perplexe, attendant toujours quelque chose en dépit de mon silence, que je repris lentement, en sourdine, le vers sombre, pathétique et grandiose comme une marche funèbre de Beethoven :

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure...

Le boyard avait soudain levé la tête. Le soleil couchant lui éclairait le front. Autour de nous, la nature entière, rendue spectrale par les langues de feu qui léchaient le ciel, paraissait complice de la fatalité de la mort, sur laquelle planait, triomphante, l'éternité de l'amour contenue dans le poème de Baudelaire.

Et lorsque j'entonnai le finale ample comme une antienne,

*Alors, ô ma beauté! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposées!*

Maître Manole, d'une voix sourde, étranglée par l'émotion, ne put proférer que ces paroles :

– Tu as raison... Cela est grand... C'est plus grand...
Et tu ne sais pas... Tu ne peux pas savoir ce qu'ont éveillé,
ce qu'ont suscité en moi ces vers.

Ce soir-là, je ne lui ai plus rien lu et nous ne nous sommes presque plus parlé. Il me pria de le raccompagner une partie du chemin. Il marchait en silence, l'air préoccupé. En abordant la montée, il prit en tête, comme s'il se fuyait lui-même ou que quelqu'un l'eût talonné. Et, tout entraîné que je fusse à la marche, il me semblait que j'avais peine à le suivre. Je le guettais du coin de l'œil, voulant surprendre une hésitation, un instant de faiblesse. Mais il atteignit le faite de la colline sans même reprendre haleine. Arrivé devant un petit pont que je savais branlant et auquel manquait une planche, je voulus le prévenir. Il ne me laissa pas le temps d'esquisser un geste : d'un bond, il était déjà de l'autre côté. Il ne s'arrêta qu'au carrefour qui divise en deux la route nationale, la voie de droite descendant vers le bourg et le chef-lieu, l'autre montant vers la Fontaine aux Serfs. Là, il me tendit la main. Je m'attendais à un mot de remerciement, à une parole aimable, même de pure forme. Au lieu de cela, il me demanda brusquement le livre, sans me dire ni à demain, ni au revoir, ni

même à bientôt ou à une autre fois, mais simplement : bonsoir. Puis, il disparut dans la nuit.

Je rentrai chez moi fort perplexe. Involontairement, les paroles du maire tournaient dans ma tête : deux ou trois jours à trinquer, à manger des beignets, à se jurer amitié; puis, n, i, ni, fini! Avec moi, cela n'avait même pas duré autant! Le temps de réciter un poème, d'échanger brièvement quelques banalités conventionnelles, et puis cette séparation, sèche comme une rupture. Le vin ne me tentait pas. Ni les beignets. Mais j'aurais voulu une preuve d'intérêt, si vague fût-elle. J'aurais aimé - pourquoi chercher à me tromper moi-même? - le voir soucieux de ce que je suis, de ce que je fais, de ce que je crois, de ce que je rêve, de ce que je désire, de ce à quoi j'aspire.

Je ne suis pas orgueilleux de nature. Je n'ai ni vanités, ni susceptibilités puériles. Ce que peut penser de moi un troupeau de ruminants ou une tourbe humaine anonyme m'est complètement indifférent... Mais, en ce temps-là, je tenais à l'opinion de mes pairs. Et Maître Manole, bien que je le connusse depuis une heure à peine, et quoiqu'il m'eût quelque peu blessé par son départ précipité (que je m'efforçais de mettre au compte du poème de Baudelaire), me paraissait sincère, différent de ce que j'avais imaginé, totalement différent de ce que les autres voyaient en lui, et plus encore qu'un simple égal. Je me répétais avec stupeur : à quatre-vingt-dix ans passés, il sent la poésie moderne! Et à cet âge, il avait dans les yeux, dans la voix, dans la souplesse du corps, une jeunesse qui faisait honte à ma génération désenchantée et lasse. Oubliant l'instant pénible de la

séparation, je ne pensais plus qu'au mystère de cette vitalité prodigieuse. Qu'aura-t-il fait pour être, ou du moins pour paraître aussi jeune? Comment a-t-il pu garder ses facultés intactes? Surtout, par quel miracle a-t-il préservé la délicatesse de sa sensibilité? Minuit avait sonné depuis longtemps que, me tournant et me retournant dans mon lit, je retournais également dans ma tête ce problème sous toutes ses faces. C'est en vain que je cherchais des causes naturelles, des explications plausibles. Les hypothèses les plus absurdes, les plus contraires à la nature et à la science, les plus fantastiques me semblaient les seules véridiques. Peu s'en fallait que je n'ajoutasse foi aux calomnies les plus vulgaires. Et je suis bien sûr qu'au moment où le sommeil s'empara enfin de moi, à l'instant où les ultimes réalités entrevues à travers les cils se fondent avec les premiers rêves, j'ai vu Maître Manole, doté des cornes et de la queue du Diable, distiller dans des alambics vitreux comme les yeux de Satan ses élixirs de longue vie.

Ne vous étonnez donc surtout pas si, le lendemain matin, encore éperdu de sommeil, ahuri de rêves et croyant rêver toujours, je bondis soudain, comme mû par un ressort et me pelotonnai au fond du lit, en le voyant entrer comme chez lui et traverser la pièce d'un pas, s'il se pouvait, encore plus assuré que la veille. Il me fallut quelques instants pour reprendre mes esprits. Lui, pendant ce temps, m'expliquait simplement qu'il était venu réparer son impolitesse de la soirée précédente, et me prier d'accepter l'hommage d'un panier de vins et autres friandises, que portait sur son dos une espèce de colosse, haut comme une montagne, glabre et lippu, et la face

moricaude comme le fond d'un chaudron. Je reconnus, par ouï-dire, Vladica le tzigane; et je me souvins des paroles du maire touchant le vin et les beignets. Aussi déclinai-je l'offre, courtoisement mais fermement.

– Même pas un peu de vin? me demanda le boyard, désagréablement surpris.

– Rien! Rien! Maître Manole. De vin, je n'en bois mie. Et les friandises ne sont rien pour moi. Je vis d'air et de livres. Des livres, si vous en avez, je les accepte de grand cœur.

– Té! pourquoi ne m'avoir pas dit cela hier soir? s'exclama Maître Manole, contrarié. J'aurais chargé Vladica que voilà de vieux bouquins autant qu'un baudet de moine.

– Ce n'est rien. Vous l'en chargerez une autre fois. Surtout, ajoutai-je narquois, n'oubliez pas d'y glisser quelque grimoire portant secret de l'élixir de longue vie.

– Mais voilà que tu m'envies ma vieillesse, mon gaillard! me menaça du doigt Maître Manole. Puis, levant les bras comme prenant le ciel à témoin : Petit sot que tu es! Comment veux-tu vivre longtemps si tu bois et tu manges à la portion congrue? N'oublie pas le dicton, mon fils : mange un morceau frais du jour et bois un vin vieux de deux ans si tu veux faire de vieux os.

– Entre nous, Maître Manole, dans le blanc des yeux : mangez-vous et buvez-vous ainsi que vous le dites?

– C'est une autre histoire, éluda le boyard. Ne connais-tu cet autre proverbe : fais ce que je dis, jamais ce que je fais.

– Vous voyez bien!

Et, nous regardant d'un air entendu comme deux commères, tous deux nous éclatâmes de rire.

Du reste, Maître Manole riait constamment ; il riait de tout et de rien. Je me rendis compte dès les premiers jours – car maintenant nous nous voyions quotidiennement, quand ce n'était pas deux ou trois fois par jour – qu'un des côtés les plus caractéristiques de sa nature, riche de toutes sortes d'aspects et de facettes que je ne pus découvrir qu'avec le temps et une par une, était la joie. Ce qui, d'habitude, laisse les autres indifférents ou les attriste, le mettait en joie. Le spectacle de la nature le faisait sourire ; le spectacle de la vie le faisait rire ; même le spectacle de la mort ne parvenait pas à compromettre sa bonne humeur.

Un jour, il nous arriva ainsi d'être rejoint par un convoi funèbre de modeste allure. Il bruina, le temps était brumeux et froid. Les collines s'estompaient derrière les lambeaux noirs des nuages qui pendaient et traînaient par terre comme des draps mortuaires. Dans cette atmosphère lugubre, nous vîmes, grimpant le chemin du cimetière à grand ahan et glissant à chaque pas, un pope, les basques de sa soutane prises dans sa ceinture, et quatre gaillards portant avec peine sur leurs épaules un cercueil de sapin non équarri, accompagnés d'une femme qui sanglotait, hurlait et gémissait à la suite du mort. Pour moi, ce drame si simple, comme perdu dans le grand drame de la nature, me toucha et m'émut. Je ne suis pas croyant, ni superstitieux. Mais, lorsque le cercueil passa près de nous, j'ôtai mon chapeau et, pour la première fois de si loin que je me rappelasse, je fis un

signe de croix. Bien sûr, ce geste n'était pas pour moi ni pour mon salut éternel. Je le fis surtout par égard pour la femme. Je me disais sans doute que la malheureuse, voyant un étranger se signer pour le défunt, se sentirait moins seule et moins abandonnée.

Mais, en me retournant vers Maître Manole, je vis son rire sardonique. Je l'interrogeai, sans pouvoir totalement refréner un étonnement voisin de l'aigreur, sur ce qu'il trouvait de risible dans ce spectacle lamentable. Il haussa les épaules :

– C'est, vois-tu, que moi, je les connais. Je les connaissais l'un et l'autre bien mieux, à ce qu'il paraît, que je ne te connais toi-même. Elle, Catinca, quelle femme !... Bonne comme du bon pain. Quant à lui, pour ne pas lui donner de nom plus injurieux, un fieffé ivrogne ! Il a mangé au cabaret tous les biens de sa femme, et sa santé avec. Toutes les fois qu'il s'enivrait, et c'était tous les jours que Dieu fait, il la battait comme plâtre. Et aujourd'hui, tu l'as vue. Au lieu de dire à ce propre-à-rien qu'elle est enfin débarrassée de lui, elle le pleure. Et toi, homme de bien, tu fais le signe de la croix.

Je ne voulus pas reconnaître, pour cette fois, que la vie est pleine, comme la mort, d'ironies quelquefois subtiles, mais plus souvent grossières, et que celui-là seul qui le comprend peut garder l'inaltérable sérénité de son sourire, son équanimité et même sa santé ; mais, dans mon cœur, les paroles de Maître Manole laissaient à mon insu une trace profonde.

Maintenant, sans raison la plupart du temps, j'étais joyeux comme lui. Je considérais la nature avec plus de

confiance, et l'existence, comme si j'avais bandé mes muscles devant elle. Riant plus souvent, j'avais l'impression d'être plus fort; et, en me découvrant une vigueur insoupçonnée, j'avais le sentiment vivace d'arrêter le temps sur place. Que serait-ce si...

Je presentais une vérité encore obscure. Comme l'aveugle qui sent sur sa peau la douce chaleur du soleil et tâtonne dans l'obscurité, cherchant la lumière, ainsi sentais-je une vérité immanente m'entourer de tous côtés. Elle était tangible, palpable. Je savais qu'elle existait. Mais il manquait la formule.

Un beau matin, me levant plus dispos que d'habitude, tous les sens imprégnés en même temps du parfum de l'air pur qui faisait irruption par la fenêtre ouverte, du chant des oiseaux, de la transparence du ciel bleu, de toute la saveur de la vie qu'il me semblait avoir sur les lèvres et au bout de la langue, j'eus l'impression d'avoir trouvé. Si je ne m'écriai pas « Euréka » comme tel de mes prédécesseurs fameux, c'est sans doute que me manquaient la candeur et le courage. Au lieu de cela, je courus d'une traite chez Maître Manole. Je le trouvai assis en tailleur sur un tas de foin, comme un sage, un reste de cigare éteint au coin des lèvres. Je lui criai de loin :

– J'ai trouvé, Maître Manole, j'ai trouvé!

Maître Manole inclina prestement son chapeau de paille sur sa nuque, me regarda en plissant les yeux comme chaque fois qu'il était d'humeur badine, et me demanda :

– Qu'as-tu trouvé, mon garçon?

– J'ai trouvé le secret de l'éternelle jeunesse.

– Tu m'en diras tant ! Et as-tu trouvé ce sortilège tout seul ?

Sans me laisser démonter par le scepticisme du boyard, je me lançai avec enthousiasme dans une tirade philosophico-scientifique. Je fis, en termes dithyrambiques, l'apologie du rire sain, du rire qui, tour à tour, tend et détend les muscles du visage, de la poitrine, du ventre, rire purement physique en apparence, mais qui, par des moyens inconnus, des voies mystérieuses, donne le branle à l'âme et exalte les forces vitales de l'homme. Je lui démontrai que, par une discipline intelligente, une gradation sévère, une régulation rigoureuse et savante du rire instinctif – sorte de gymnastique suédoise des muscles faciaux et abdominaux – on pourrait entretenir, même dans les organismes les plus débiles, le feu sacré et salubre de la vie. Et je conclus, en le proposant à lui-même comme exemple, voulant illustrer sur lui la pratique et la théorie du rire.

Cette fois, Maître Manole, qui avait écouté ce galimatias avec une patience d'ange, m'arrêta court :

– Tu dis des sottises !

– Comment ? !

– Et puis, bonhomme, tu donnes un exemple et tu en oublies deux.

– Qu'ai-je oublié, Maître Manole ?

– Tu as oublié que les animaux ne rient pas. Par conséquent, d'après ta théorie, il faudrait qu'ils naissent morts. Et tu as oublié que les femmes gloussent et ricangent tout le temps. Par conséquent, toujours d'après ta théorie, elles devraient vivre deux ou trois fois plus que

les hommes. Or, elles vivent moins et se rident plus tôt, si j'en juge d'après les femmes de ma génération. Alors, que devient ta belle théorie? Comment vas-tu t'en dépêtrer?

Les yeux de Maître Manole luisaient d'un éclat diabolique. Je n'eus pas le cœur de lui gâter sa joie. Et je n'eus pas le mauvais goût de m'en vexer. J'avalai la leçon. Peut-être eut-elle quelque mal à passer. Mais, faisant, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur, je ne me laissai pas abattre par ce revers, fort plaisant en définitive, puisqu'il donnait à un vieil ami l'occasion de se divertir un peu à mes dépens. Et bien m'en prit. La gaîté devint rapidement un rire franc. Une heure après, j'avais complètement oublié que je m'étais cru, l'espace d'un matin, le héros d'une découverte mémorable. Et dans les jours qui suivirent, j'emplis de nouveau le ciel et la terre des échos de ma joie, sans plus me mettre martel en tête avec des systèmes arides, mais soulagé au contraire de m'être tiré à si bon compte du piège des théories indigestes.

Je pris donc le parti d'en rire. Et j'aurais certainement continué à rire jusqu'à la fin des temps, si, précisément à cette époque, un nuage n'était malencontreusement apparu à l'horizon de notre amitié; nuage, au début, pas plus gros qu'une tête d'épingle, mais qui, en un rien de temps, grossit, gonfla, creva et se déversa, impétueux et violent, comme crèvent et se déversent, à croire que le Danube est sorti de son lit, nos diverses sentines urbaines. Qu'était-il arrivé, que s'était-il passé à la vérité de si terrible? Rien, en apparence. Tout, en réalité! L'élite du

village avait découvert que j'étais dans les bonnes grâces du boyard.

La nouvelle – ainsi que j'ai pu reconstituer, beaucoup plus tard, cette scène familière – tomba comme la foudre d'un ciel serein sur la tête de mes commensaux de la veille. Le premier moment fut, semble-t-il, un moment de stupeur générale. Le docteur, qui m'avait aperçu, le premier, bras dessus bras dessous avec Maître Manole, n'en croyait pas ses yeux. Le juge et tous les siens, dressés sur leurs sièges et les têtes rassemblées sous la lampe qui pendait du plafond, écoutaient les révélations du médecin – et n'en croyaient pas leurs oreilles. Mais la stupeur ne dura pas longtemps, comme ne peut s'éterniser aucune des grandes émotions ou passions humaines : la vie, autrement, ne serait pas possible. Dès le lendemain, au milieu du brouhaha et des ricanements, les pronostics commencèrent. Certains me donnèrent une semaine d'amitié, d'autres, deux ; personne, trois. Mais rien n'est stable en ce bas monde. Les instants passent, les heures passent, les années passent. Et l'échéance fixée par eux passa aussi. Puis vint le décompte, lugubre et lamentable comme toutes les déceptions humaines, des mois qui s'obstinaient à me montrer toujours au mieux avec Maître Manole. Les pauvres diables n'y comprenaient plus rien. Ils en perdirent l'appétit. Leur nez s'allongea, leurs oreilles s'aplatirent. Seul, le médecin conserva quelque temps son optimisme professionnel. Dans un rictus qui lui retroussait les babines sur les gencives, il montrait au grand jour ses dents jaunes ponctuées de

noir comme quatre dés mis au rancart. Voulant défier le sort jusqu'au bout, il faisait pari sur pari, avec comme enjeu un verre d'eau-de-vie, un paquet de tabac, une chope de bière, un litre de vin, tout ce qui lui tombait sous la main, qu'il me restait un jour ou une semaine, une dernière semaine d'amitié avec Maître Manole.

Mais les paris n'ont qu'un temps. Au bout d'un moment, l'homme de tempérament le plus passionné se lasse de toujours perdre. Alors, il a recours, repentî ou assagi, à la sagesse des aïeux, celle qui ne coûte pas un rouge liard : la calomnie. De la question innocente du juge « Que diable peuvent-ils bien faire éternellement ensemble? » à la réponse équivoque du docteur « Eh! vous aussi, monsieur le Juge! Êtes-vous tombé de la dernière pluie? Avec un vieux satyre comme Maître Manole, que voulez-vous qu'ils fassent? », il n'y a qu'un pas, qu'ils franchissent, d'un cœur léger, tout en s'offrant une tournée de vin mousseux. Et comme il n'y a que le premier pas qui coûte, ils accomplirent les suivants sans bourse délier. Ils se colportèrent ainsi l'un à l'autre le bruit, enjolivant la scène au déjeuner et l'épiçant au dîner, selon lequel je menais en compagnie du boyard une vie de débauche et de stupre inouïs; que je passais mes nuits en orgies et mes après-midi en crapule; qu'il y avait dans la villa du boyard une foule de servantes toutes plus potelées les unes que les autres; que je les aimais séparément, ou toutes ensemble, tandis que le boyard assistait, tout palpitant, au spectacle suprême des plaisirs qui ne lui étaient plus permis d'autre manière; que...

Mais j'emplirais un livre entier, s'il me fallait raconter tout ce qu'ils entendaient, en l'occurrence, de

leurs oreilles, et voyaient de leurs yeux comme s'ils y étaient !

Comme il est aisé à penser, ce n'est d'aucun d'entre eux que je tins ces détails piquants. Les uns me furent susurrés par Anica, que je trouvai un soir alarmée, terrorisée, éperdue, me plaignant de toute son âme pure, mais en même temps s'accrochant à mes basques, plus féline et voluptueuse que jamais depuis qu'elle savait que j'étais un mauvais sujet ; les autres, je les appris par l'huissier de la Justice de Paix.

J'avais observé, à la vérité, depuis quelque temps déjà, chaque fois qu'il venait ponctuellement, matin et soir, chargé du courrier, des citations à comparaître, des pétitions et autres documents administratifs, que ses regards obliques, toujours en éveil, furetaient à la dérobee parmi les sièges et les piles de livres, s'insinuant sous les tables, sous le lit, derrière les rideaux et dans tous les coins de la pièce. Un jour, plus curieux ou plus énervé que d'habitude, irrité de cet inventaire permanent, je lui demandai pourtant avec bonhomie :

– Tu as perdu quelque chose, Georges ?

Lui, au lieu de répondre, sourit d'un air entendu, et me regardant du coin de l'œil

– On ne vous a encore rien envoyé aujourd'hui.

– M'envoyer quoi ? et de la part de qui ?

Georges, derechef, au lieu de me répondre, se mit à dévider une litanie :

– Pardi ! Comme disent monsieur le Juge, et monsieur le Greffier, et monsieur l'Archiviste, et monsieur le Sous-préfet...

Exaspéré par les faux-fuyants et les équivoques du personnage, je tournai ma rage contre lui :

– Je ne te demande pas ce que disent les autres ! Je te parle pourtant clairement ! Tu as compris ? Je t’ai demandé : m’envoyer quoi ? et de la part de qui ?

– Mais le boyard, murmura le pauvre Georges. Ni vin, ni...

– Sors d’ici !

Je bondis du divan et lui aurais donné un coup de bottine sur la tête s’il n’eût promptement déguerpi. Bien entendu, dans la seconde qui suivit, je regrettai mon acte. J’ai horreur de la violence. Et j’étais sincèrement décidé à lui demander pardon. Mais le malheureux ne me laissa même pas cette satisfaction. Le soir, ne le voyant pas venir, je tombai sur lui par hasard, l’air d’un chien battu et rampant vers moi la queue basse :

– J’ai gravement offensé ce matin monsieur l’Assesseur !
Que répondre ? Je lui dis :

– C’est passé, Georges. Tiens ! Va boire un verre à ma santé.

Et je lui glissai gauchement un pourboire.

Il le fit disparaître avec dextérité. Mais à cet instant, en échange d’une bonne parole et de quelques pièces timidement données, il me vendit son âme. Il me révéla tout ce qu’il savait, me rapporta tout ce qu’il avait surpris derrière les portes. La majorité de ses informations était, comme celles de tous les agents secrets, prolixes et insipides : propos répétés de travers, faits mal interprétés, cancans grossiers. Tout cela m’amusa assez peu : par exemple, lorsqu’il me répéta, mot pour mot, telle

scène à faire dresser les cheveux sur la tête de mes orgies dignes de Sardanapale, décrite par le docteur ou par le juge. Mais une chose m'intéressa : le soir où Georges m'apprit, en grand secret, que des lettres anonymes, rédigées en commun et écrites de la main de l'officier de gendarmerie, avaient été ou devaient être expédiées au ministère de la Justice.

Il me sembla cette fois que la plaisanterie dépassait les bornes... Et je crus le moment venu de prendre le taureau par les cornes. Je m'adressai donc, directement et personnellement, au juge lui-même. J'eus avec lui la discussion la plus extravagante, la plus invraisemblable, la plus inénarrable qui se puisse imaginer. Elle se solda par la plus hilarante des conclusions.

Après avoir enfourché tous les grands mots et tous les grands principes du monde, en commençant par la morale et en terminant par ses impératifs catégoriques, il me pria, sans transition, mais non sans réticences, dans un discours habile aux phrases délicieusement entortillées, d'être leur interprète auprès de Maître Manole (ceci, dans mon propre intérêt), afin de le persuader, de le convaincre de nous réunir tous ensemble de temps à autre, comme il convenait à l'élite de la localité, une fois par semaine, une fois par mois ou plus rarement encore, si l'on ne pouvait autrement; au moins avec lui-même, le docteur et le sous-préfet, si, pour les autres, c'était trop exiger du boyard; à la rigueur, avec le sous-préfet et lui-même, au cas où Maître Manole eût quelque grief à l'encontre du docteur; ou, en définitive, si le sous-préfet lui déplaisait, uniquement avec lui-même, le juge.

Ce qui se passait en mon for intérieur pendant que j'écoutais le juge est aisé à comprendre, mais délicat à expliquer. Étais-je impressionné par l'humilité de la demande? Ou enchanté par le ridicule de ces éliminations successives? Ou tenté par ce rôle d'émissaire diplomatique? Je ne sais plus. Toujours est-il que je promis à la légère, prenant l'engagement formel que ma tentative serait couronnée de succès.

Mais dès le lendemain, apercevant de loin Maître Manole monter allègrement le raidillon, je sentis qu'il serait mal à moi de l'accueillir par des fariboles, et je me rendis compte de la difficulté de l'entreprise. J'essayai cependant. Me disant que le meilleur moyen de le convaincre serait d'abord de le dérider, je me mis à lui décrire avec verve et autant d'esprit que j'en pus trouver les simagrées de ma troupe de mécontents. Mais, au premier portrait, Maître Manole m'interrompt :

– Tu es en belle humeur, et je m'en félicite. Tu racontes avec entrain, et je m'en réjouis. Mais ce sont perles pour les pourceaux. Ces bouffons ne m'intéressent pas. Parle-moi d'autre chose. Qu'as-tu lu de nouveau?

Je passai prudemment à d'autres sujets de conversation. J'avais commencé avec verve; je continuai de même, discourant d'art, de poésie, des dernières découvertes de la science, des mystères du ciel, de tout ce que je savais l'intéresser et le passionner, dans l'espoir que, en l'étourdissant de mon flot de paroles, je pourrais enfin revenir à ce que j'avais sur le cœur. Espérance vaine! J'y revins en effet, le lendemain et les jours qui suivirent, à des moments bien choisis et par d'habiles tournures de

phrases soigneusement préparées à l'avance : mais sans plus de succès. Jusqu'à ce qu'un beau soir, comme j'ébauçais timidement une ultime tentative stratégique, Maître Manole me fit soudain signe de me taire et, m'examinant attentivement de son regard perçant en fermant un œil pour mieux voir, il me demanda d'un ton de reproche :

– Mon gaillard, tu me caches quelque chose. Je te vois tourner autour du pot depuis un certain temps, au sujet de ces savantasses de l'auberge du Père Anghel. Qu'en est-il au juste ? T'ont-ils expédié à moi muni de leurs cahiers de doléances ?

Je lui avouai la vérité et je vidai mon sac. Maître Manole m'écouta jusqu'au bout. Je m'exprimais avec chaleur, tour à tour spirituel et pathétique. Je commençais moi-même à croire à ce que je disais ; et j'espérais d'autant plus que lui me croirait. J'aurais donné tout au monde pour qu'il pût voir mon visage, sûr ainsi qu'il aurait lu sur mes traits la sincérité de mon cœur.

Mais, sur ces entrefaites, la nuit était tombée pour de bon. On n'y voyait plus le bout de son nez, et j'aurais pu, par mégarde, m'enfoncer le doigt dans l'œil. Le ciel, sourd ou indifférent à mes objurgations, avait tiré la couverture par-dessus sa tête. Tout autour de nous, la terre avait pris des formes chaotiques. Les haies s'élevaient comme des murs d'enceinte, les vallées sinuaient comme les vagues d'une mer d'asphalte et les arbres semblaient les voiles gonflées de quelque navire. Seule, au couchant, l'étoile Vesper brillait vivement entre deux coteaux en pente douce, comme un énorme diamant sur la poitrine d'une enfant endormie.

Dans la beauté, le calme et le mystère de cette nuit tombante, Maître Manole paraissait hésiter à me répondre. Je sentais bien qu'il était aux prises avec lui-même et qu'il faisait un effort douloureux pour rompre le silence. Ses premiers mots, c'est à peine si je les entendis. Ils venaient de très loin, d'au-delà des collines ou des profondeurs de la terre.

– Enfant... tu m'as demandé à plusieurs reprises comment il se faisait que je ne succombe point sous le poids des années. Et je m'avise qu'il serait peut-être dommage, eu égard aux merveilles qui planent à cette heure au-dessus de nous, de ne pas te donner un élément de réponse.

Ma tête se dressa au-dessus de l'herbe. J'entendais les battements de mon cœur. Le vieil homme fit une pause. Puis, il reprit à voix un peu plus forte :

– Sais-tu, mon garçon, pourquoi je parais plus jeune que tous ceux de mon âge ? Sais-tu pourquoi j'ai gardé ma lucidité intacte et mes sens toujours aiguisés ?

Maître Manole me laissa un instant suspendu à ses lèvres. Je ne pouvais les voir, mais je devinais qu'elles s'entrouvriraient en un sourire amer et résigné.

– Petit, c'est parce que je me suis gardé des sots comme de la peste. Ce n'est pas ma faute. J'ai aimé le monde. Et j'ai aussi aimé les hommes. Je les ai cherchés, comme Diogène, une lanterne à la main. Et j'aurais volontiers partagé avec eux tout ce que je possédais : biens, pensées, émotions, aspirations, et ce qui est le plus précieux de tout : le temps. Tu imagines bien que, durant le cours d'une vie aussi longue

que la mienne, ni le temps, ni les occasions ne m'ont manqué. J'ai connu toutes sortes d'hommes : des bons et des tarés, des méchants et des fous, des justes et des bandits, des escrocs, des vicieux, des pécheurs, des gredins, des gibiers de potence. Je ne les ai pas évités, je ne m'en suis pas protégé. À tous, j'ai parlé. Il y avait de la plupart quelque chose à apprendre. Celui qui te dira qu'il n'y a rien à tirer des paroles d'un chevalier d'industrie, rien à espérer du fond d'un cachot, celui-là ment ou n'est pas lui-même en état de comprendre. Mais celui qui te dira qu'il y a quelque chose à apprendre d'un sot, ce sot fût-il coiffé de perles, véritable puits de science ou bien cousu d'or, crache-lui entre les deux yeux.

Un instant, Maître Manole fit une pause. Il haletait. Puis il respira plus largement et poursuivit :

– Le monde, mon garçon, est semblable à un livre. Chaque page, chaque être a ses propres caractères. Le tout est d'avoir des yeux pour les lire. Seule, la page du sot est toute blanche. Et tu veux y lire quelque chose ! Tu veux y trouver quelque chose ! Il se tourna vers moi d'un air de reproche : Et tu voudrais que je fraye avec ces gens-là ?

Il eut un rire étouffé. J'entendais ce rire comme le susurrement de l'eau au fond d'une grotte. Je ne voyais pas son regard. Mais, au milieu des étoiles qui scintillaient au-dessus de ma tête, il me semblait que ses yeux brillaient aussi. Progressivement, il se calma. Je n'interrompis ni le cours de ses pensées, ni son rire : j'aurais voulu l'entendre encore. C'est de lui-même qu'il

poursuivit, un peu plus tard, à mots entrecoupés et tristes :

– Toi, mon garçon, tu es jeune... Tu as la vie devant toi... Comme un homme riche qui n'en est pas à un sou près, tu peux gaspiller tes heures au cabaret du Père Anghel... Mais moi? Regarde-moi : non ce que je parais, mais ce que je suis... Je suis vieux... Mes jours sont comptés... Je ne verrai pas beaucoup de nuits comme celle-ci... La lumière des étoiles, je ne la contemplerai plus guère... Demain... La bêche et la fosse... Tant que je suis sur pied (et sa voix vibrait d'une chaleur sombre dans la nuit), tant que j'ai encore une goutte de sang dans les veines – pardonne à l'égoïsme d'un vieil homme –, je voudrais remplir cette chienne de vie comme on remplit d'eau de source une amphore d'argile, de tout ce qui est grand et bon dans ce monde et de tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre...

Les dernières paroles furent murmurées plutôt que dites. Si je n'avais su qu'il ne croyait ni à Dieu ni au Diable, j'aurais pu m'imaginer qu'il priait. Il avait levé les deux bras vers le ciel. J'en suivais l'ombre subtile qui se profilait sur la blancheur du ciel et décrivait un grand arc de cercle, comme s'il eût voulu y enfermer tout l'horizon. C'est à peine s'il murmura :

– Regarde, enfant... Ses bras retombèrent doucement sur ses genoux. Il se pencha légèrement vers moi, s'appuyant presque à mon épaule. Et il me chuchota à l'oreille : Tst!... Écoute, petit!... Écoute chanter le grillon, que tu dirais un rayon de l'étoile Vesper s'enfoncer dans la terre en grésillant...

J'écoutais, pétrifié. Il me semblait avoir été sourd jusqu'alors. Soudain, autour de moi, dans la nuit chaude et muette, sous l'éclat innombrable des étoiles, d'autres grillons, par centaines et par milliers, de près, de loin, du fond des vallées, des cimes des collines, se sont mis à chanter. C'était une rumeur, un unisson léger et vaste comme un orchestre qui prélude. On aurait dit que la terre inspirait et expirait en cadence comme le soufflet d'un orgue géant, et que sa respiration profonde emplissait la nuit d'un grondement comme les voûtes d'un temple.

– Veux-tu toujours t'en retourner vers eux ? me demanda malicieusement le vieil homme.

Je ne voulais plus rien. Ni juges, ni fonctionnaires, ni cette infime poussière d'hommes que j'apercevais maintenant comme du haut d'une montagne, pauvre fourmilière ridicule de prétention et de vanité. J'écoutais la voix de la nature. Il me semblait l'entendre pour la première fois. Je me disais avec enthousiasme : voici le vrai sens de la vie. Et je répétais le lendemain encore, avec l'emphase caractéristique de mon âge : vivre en harmonie ou en disharmonie avec l'univers, face à face avec l'infini, l'éternité ou le néant, qu'importe ! Mais, en tout cas, loin des sots. Maître Manole avait raison. Au large, la sottise ! Avec ses façons humbles, modestes et dévotes, elle éteint les lumières du ciel comme les nonnes des monastères, pieusement vêtues de noir, étouffent sous leurs éteignoirs les longues flammes des candélabres. À la pensée que la sottise avait fait obstacle au progrès pendant des siècles et des millénaires, et qu'elle se mettait aujourd'hui en travers de toutes les initiatives, de toutes

les réalisations, de toutes les audaces, une colère sourde me faisait froncer les sourcils et des bouffées d'orgueil outré me gonflaient la poitrine.

Ne pouvant garder pour moi seul les sentiments d'hostilité qui m'animaient, j'éclatai un beau jour devant Maître Manole :

– Comme vous, je les méprise et je les hais.

– Qui donc ? me demanda le vieil homme, faisant mine d'avoir peur devant mon attitude belliqueuse.

– Les sots...

Une ombre de tristesse lui barra le front.

– Tu es stupide.

– Comment ?

– Je te dis que tu es stupide.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, mon garçon, on ne méprise pas un lépreux et on ne hait pas un galeux. Et parce qu'un sot n'est pas plus responsable de sa sottise qu'un lépreux ou un galeux de sa maladie.

Je l'interrompis, l'air sarcastique :

– Alors, il faut les plaindre ?

– Encore moins ! me conseilla-t-il d'un ton bonhomme. La commisération, comme la haine, abrège l'existence. Tu me demandes constamment comment j'ai tant vécu ? Parce que je n'ai jamais déploré les mesquineries des gens ni haï leurs défauts. Il y a pour cela assez de cœurs et d'yeux mauvais. Quant à nous, regardons plus haut, toujours plus haut.

– Eh bien ! soit, approuvai-je en souriant. Mais comment ?

– En les évitant, parbleu ! Je te l’ai déjà dit. Pourquoi ne veux-tu pas comprendre ? Gardons-nous du discours des sots comme le bœuf chasse de ses cornes et le cheval de sa queue l’essaim bourdonnant des mouches. Ne nous trouvons pas sur leur chemin. Protégeons-nous de leur contact. Ce n’est pas autrement que la sottise s’attrape, comme toutes les maladies contagieuses. Chaque fois qu’il m’est arrivé de parler plus de cinq minutes avec un sot, je me sentais à mon tour, au bout d’un moment, envahi par la migraine, pris de dégoût, préoccupé de vétilles et de choses insignifiantes. J’ai essayé à maintes reprises. Peut-être suis-je trop influençable. Essaie toi-même...

À quoi bon essayer ! Le constat de Maître Manole, je l’avais fait et refait cent fois. Seulement, je ne l’avais pas exprimé en formules lapidaires. Une seule chose me troublait et m’intriguait pourtant. Comment se faisait-il que tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, vivent loin du monde, isolés, reclus en eux-mêmes ou bien dans des cavernes, ou dans des tours d’ivoire, mais également à l’abri de la contamination de la sottise humaine, ne soient pas aussi intelligents que Maître Manole et ne parviennent pas, à beaucoup près, à la même longévité ? Combien de moines, de solitaires, d’ermites et d’anachorètes sont morts à la fleur de l’âge ! Un cas, surtout, m’obsédait. Je me souvenais d’un religieux que j’avais connu dans mon enfance au monastère de Sihla. Le moine Paisie, car tel était son nom, s’était enfermé dans un vieux four à pain construit au beau milieu de l’enclos, mais à moitié effondré, envahi par la

végétation et fendu par les racines d'un bouleau svelte et blanc comme la fumée d'un cigare. Paisie avait colmaté les fissures de ses propres mains, bouché les trous avec des gravats et de la bouse et muré de l'intérieur la gueule du four, à l'exception d'une ouverture large à peine comme la paume de la main, afin qu'on lui passât par là des croûtes de pain ou de galette et une calebasse pleine d'eau. Il demeura ainsi onze années d'affilée, muré et enterré vivant comme dans un cercueil, incapable de se mettre debout ou même à quatre pattes, n'échangeant pas un mot avec âme qui vive, suffoqué et submergé par ses propres excréments. J'étais présent lorsque les gendarmes, sur l'ordre des autorités, défoncèrent les murs à coups de pioche et mirent au jour une espèce de spectre estropié, blanc comme un ver, sale comme un peigne, les tresses poisseuses agglutinées le long de son dos jusqu'aux fesses, les yeux vides, laiteux, albinos, comme ceux d'un aveugle. Plus tard, après qu'on l'eut baigné et couché à l'infirmerie du monastère, je pus échanger quelques mots avec lui. Il n'avait pas complètement oublié le langage. Les mots qu'il se rappelait, il les disait à la queue leu leu, sans article ni prédicat, à la façon des enfants. Je le comprenais avec peine, mais je le comprenais. Il n'était pas fou. Mais on ne pouvait pas dire non plus qu'il fût doué d'intellect. Un pauvre homme comme tant d'autres. Un être humain. Il est mort jeune, un ou deux ans après avoir été tiré de son trou. Malgré tout, si la théorie de Maître Manole était vraie, il aurait dû mourir à un âge avancé. Personne, en vérité, de tous ceux que j'avais rencontrés jusque-là ou que je rencon-

traï depuis lors, n'avait vécu plus isolé du monde, de ses vanités et de sa sottise, que le moine Paisie.

Je racontai cet épisode à Maître Manole un beau jour d'été où toutes les branches des arbres étaient pleines de chants d'oiseaux comme de fleurs et de fruits mélodieux. Et j'ajoutai, je pense, pour le piquer au vif :

– Eh ! Voyons donc comment vous allez vous tirer de ce mauvais pas !

– Comme à l'accoutumée ! Par les pieds ! riposta gaiement le boyard. Puis reprenant son sérieux : toute plaisanterie mise à part, le cas a valeur symbolique. L'histoire est intéressante et mérite un brin de considération, d'autant plus qu'elle corrobore tout ce que je t'ai dit.

Je lui jetai un regard oblique.

– Ne me regarde pas avec ces yeux ronds, je te prie, tu me coupes le sifflet ! Regarde plutôt en toi-même, et considère que Paisie a vécu onze ans d'affilée en compagnie d'imbéciles.

Croyant qu'il avait mal compris et qu'il me répondait de travers, je m'exclamai :

– Seul, Maître Manole, dans la plus absolue solitude.

Le boyard fit de la main un geste de contrariété, comme s'il chassait une mouche.

– Un homme n'est jamais seul : ni lorsqu'il veille, ni lorsqu'il dort. Il vit, soit avec lui-même, soit avec les autres. Si le moine Paisie a vécu uniquement avec lui-même, tu vois bien quel imbécile il s'est choisi pour compagnon de route. S'il a vécu avec les autres, dis-moi, je te prie, avec qui peut bien vivre un moine. Sûrement pas avec nous autres, pauvres pécheurs ! Mais avec ceux

de son acabit : des saints, des martyrs, des apôtres, Dieu lui-même, Joyeuse compagnie ! grommela Maître Manole. Le dessus du panier ! Après un instant d'hésitation, il ajouta sur le ton de la confiance : je les connais tous. Par curiosité, peut-être par vice, j'ai lu les vies des saints. Je ne te conseille pas de suivre mon exemple. On gagnerait davantage à lire la vie des bandits d'honneur, malgré la platitude du style. Un Jianu, un Tunsu recèlent en eux quelque chose d'humain, même s'ils n'eurent pas plus d'humanité que leurs contemporains : ils ont espéré, lutté, haï, aimé, fait le bien et le mal, ils ont vécu. Tandis que les saints !...

Maître Manole eut un geste de dégoût, comme s'il avait par mégarde touché une courtilière ou un crapaud. Mais il s'apaisa promptement, en voyant qu'il avait sous les yeux, non des punaises de sacristie, mais des collines émaillées de toutes les fleurs de la terre. Il aspira profondément leur parfum et, se tournant vers moi, me regardant d'un air moqueur de ses yeux enfoncés sous ses sourcils broussailleux comme deux lucioles, il me demanda :

– Que dirais-tu, petit drôle, si maintenant, devant ce paysage riant tout baigné de soleil, je m'approchais subrepticement de toi et, la mine confite, les regards éperdus et la voix nasillarde, comme celle du pape lorsqu'il apparaît à l'autel, revêtu de tous ses insignes, je te disais : « Mon enfant, ne respire pas les fleurs des champs, car c'est un péché... »

Tous les oiseaux du ciel, ivres d'air et de lumière, chantaient autour de nous et au-dessus de nos têtes,

Maître Manole les entendit. Il me les désigna d'un doigt faussement sévère :

– Mon garçon, n'écoute pas le chant du rossignol, car tous les pièges du diable résident dans son gosier...

À quelques pas de nous, un énorme arbre fruitier laissait pendre jusqu'à terre ses branches toutes chargées de fruits. Des pommes joufflues comme la pleine lune luisaient parmi le feuillage. Maître Manole suivit la direction de mon regard et m'admonesta avec un feint effroi :

– Mon fils, ne tâte point de ces pommes vermeilles comme les joues d'une jeune fille, car le ver qui s'y trouve caché s'enfoncera dans tes chairs pour te ronger le foie.

Désespéré, ne sachant où porter mes regards, narines closes et yeux fermés, tous les sens annihilés, je levai la tête vers le ciel. Mais Maître Manole veillait. Et, d'une voix tonnante :

– Ah ! non, pour le coup ! Homme dans toute la force de l'âge, garde-toi de caresser le ciel des yeux, accaparé par ses beautés, ni le corps des jeunes filles, dans une pensée voluptueuse, car Dieu va se mettre en courroux et les flammes de l'enfer te feront rôtir...

Mais il ne put achever sa palinodie et éclata de rire. Et, me secouant amicalement par le bras :

– Que dirais-tu de moi, petit diable, si, avec la componction du confesseur ou du prédicateur, sérieux comme un pape, je t'avais parlé de la sorte ? Que dirais-tu si, d'une voix douce et chevrotante, comme un chantre dans sa stalle, je te donnais ce conseil : homme, détourne ton visage des biens éphémères, et repose-le, pour les siècles des siècles, amen ! dans le sein du Très-

Haut... N'est-ce pas que tu te dirais en toi-même, et à juste titre : «Le vieux est devenu fou!»

Le front de Maître Manole se rembrunit : Voilà pourtant comme nous parlent les saints, en plus absurde, bien sûr, mais la portée est la même. Ainsi vécurent les martyrs. Ainsi pensèrent les Pères de l'Église. Ainsi parvinrent-ils à déshumaniser à leur image ce pauvre Paisie. Ainsi chassèrent-ils d'un monde fait pour les sens de l'homme et sans lesquels on ne pourrait même pas le concevoir : chansons, couleurs, parfums, femmes et pensée ; et firent-ils fleurir à leur place, pour les narines d'un Dieu sensible seulement à la puanteur des cloaques : les apostèmes et les sanies.

Ah ! leur Dieu !

Sur ces entrefaites, nous étions insensiblement parvenus jusqu'au faite d'une haute colline. À nos pieds, comme sur un plateau, se pressaient les vignobles. Mais dans le lointain, aux deux points cardinaux opposés, on entrevoyait à l'est les méandres de la rivière Prut, et, au couchant, se profilant sur la transparence du ciel inondé de soleil, les cimes des Carpathes.

Levant les bras à la hauteur de l'horizon, Maître Manole embrassa d'un seul regard le ciel et la terre, à perte de vue. Puis il dit d'une voix forte, comme une bénédiction :

– Comme l'air est pur !... Comme la vie est douce !...
Et comme leur Dieu est sinistre ! ...

Il demeura ainsi longtemps, comme en extase. Une mouche d'or voletait autour de sa tête, comme un nimbe. La brise jouait dans ses mèches blanches comme nacre.

On eût dit que des ailes invisibles lui rafraîchissaient le front. Se retournant vers moi, pacifié et apaisé, il m'avoua :

– Je t'ai dit que j'avais vécu longtemps pour m'être gardé de la bêtise des hommes. Je ne t'ai pas dit toute la vérité. J'ai goûté pleinement la vie, du moment que j'en ai extirpé Dieu.

Je n'avais pas beaucoup de mal à le croire sur parole. J'avais depuis longtemps soupçonné cette vérité. Je savais, moi aussi, qu'un instant dérobé à la superstition, à la prière ou aux vaines craintes est un instant gagné sur la mort.

Mais l'aveu du vieil homme me troublait cependant. Je me disais avec inquiétude : « Jusqu'ici, il m'a expliqué sa longévité de trois ou quatre façons différentes. Quand m'a-t-il menti ? Ne connaît-il pas lui-même le secret qu'il porte en lui ? Ou bien, s'il le connaît, me le cache-t-il ? »

Je décidai de le surveiller de plus près. Je ne pensais pas, bien sûr, à ce à quoi pensait l'élite de la sous-préfecture : enchantements mystérieux, cornues, fioles, alambics contournés, offices sinistres célébrés à minuit, lorsque les striges sortent des tombeaux et que les supôts de Satan volent par les airs en tourbillon, à cheval sur un manche à balai. Je connaissais désormais trop bien le boyard, pour me l'imaginer avec des cornes au front et une queue au derrière. De même, je ne pensais pas aux filles des villages voisins, délicates et à peine vêtues, que le maire avait mentionnées. Il est vrai que le boyard ne m'avait jamais invité à franchir le seuil de sa demeure, et que, par suite, je pouvais m'imaginer le

manoir fastueux comme un sérail, caché aux yeux des hommes comme un harem et parcouru – parmi les effluves odorants et les accords imprécis, sur des dalles de marbre ou d'épais tapis d'Orient – de pas menus, légers et nus.

Mais, ces visions fugitives et lascives, à supposer que j'en aie conçu, ce n'est pas l'existence menée par Maître Manole qui en était la cause; ni le tour de mes pensées, responsable. Les coupables, c'était les sollicitations insinuantes des nuits qui s'allongeaient imperceptiblement, la chaleur du sang et les battements du cœur dont le cerveau humain n'est pas maître. Quand j'avais l'esprit clair, ce qui était presque toujours le cas, je me disais : « Ton vieil ami ne t'a pas invité à visiter son exploitation? Il aura ses raisons. C'est peut-être encore une de ses originalités. Quoiqu'il en soit, n'en conçois ni soupçon, ni doute, mais contente-toi de ce qu'il te donne. Chaque être montre à ses semblables ce qu'il a de plus précieux : les uns, palais, domaines, bijoux, richesses; les autres, leur âme et le bien de l'intellect. Il t'est échu la meilleure part. Ne murmure pas. Ne rêve pas. Profite, creuse, approfondis! »

Je tirai donc profit, et avec quelle avidité! D'autant que, désormais tout m'était favorable, êtres et circonstances. Le juge, résigné sans doute, avait renoncé à me harceler. Ceux de l'auberge du Père Anghel, découragés ou piqués au vif, me laissaient en paix, eux aussi. L'implacable fournaise des journées estivales s'était atténuée. La nature, lourde de tous les fruits de l'automne, délassait son corps gravide comme celui d'une future mère.

Dans le calme de la nature et l'indifférence des hommes, je pus me mettre sérieusement au travail. Je mis silencieusement au point mon plan de campagne, avec une satisfaction contenue et savante. Procédant par ajout ou élimination, je me composai un interrogatoire, perfide comme celui d'un juge d'instruction. Questions faciles et difficiles alternaient. À chacune de nos rencontres, j'en proposais une au boyard :

– Vous fumez beaucoup, Maître Manole. Ne croyez-vous pas que le tabac, entretient ou prolonge l'existence ?

– En voilà bien une autre ! plaisanta le vieil homme. C'est ainsi, paraît-il, qu'ont vécu plusieurs centaines d'années Noé et tous les patriarches bibliques. En tirant de vigoureuses bouffées de leur pipe. Mais du foin, alors, de la paille ou bien des chardons. Car le tabac, le Bon Dieu ne l'avait pas encore inventé, de leur temps.

– Mais l'orgueil, Maître Manole ? lui demandai-je le lendemain. Ne croyez-vous pas que l'orgueil prolonge quelque peu la vie ?

– Quel orgueil ?... Quelle sorte d'orgueil ?

– L'orgueil du pouvoir, par exemple... L'orgueil du nom.

Maître Manole s'ébroua comme un dindon qui secoue ses ailes.

– Plaît-il ? Qu'est-ce qui te passe par la tête ! Que je m'enorgueillisse d'un pouvoir dont je ne puis rien faire, ni redresser un tort, ni changer une âme, comme les ministres, par exemple ; alors que n'importe quel brigand peut l'avoir, toujours comme les ministres. Quant à mon nom !...

Maître Manole se cala fortement sur ses jambes, et, les mains sur les hanches :

– Je me nomme Arcasch! Et tu veux que je fasse la petite bouche à cause de cela? Pourquoi, je me demande? Quand je pourrais tout aussi bien me nommer Armasch, Abrasch ou Aldemasch...

Je tentai timidement de protester :

– Malgré tout, la tradition... le sang... les ancêtres...

– Quel sang?! Quels ancêtres?! hoqueta Maître Manole. Qui peut se vanter sans mentir d'être sûr de ses ancêtres? Pas moi. Je ne les connais pas tous. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Ma grand-mère du côté paternel – que ses péchés lui soient remis! – était belle à ravir, mais une mauvaise nature, le diable au corps. Ainsi étaient les temps anciens, et les femmes à cette époque, car elles sont si changées à présent, que c'est de notoriété publique!... dit le vieil homme en souriant. Et même s'il en avait été autrement; même si je descendais en droite ligne des archers d'Étienne le Grand. Eh bien! Quel est le tzigane qui ne descend pas, lui aussi, de père en fils, des premiers colonisateurs et même avant? Qui peut naître du ventre d'une femme sans parents qui eurent à leur tour des parents? Et pourquoi te croire pour autant issu de la cuisse de Jupiter? Pourquoi s'enorgueillir d'une faiblesse ou d'une honte que nous partageons avec toutes les bêtes brutes de l'univers?

Suffisamment édifié de ce côté, et rayant sagement l'orgueil des rôles de la longévité, je demandai une autre fois au boyard :

– Mais la justice?... Le sentiment que l'on est juste, et que l'on peut apporter aux autres la justice, ne croyez-vous pas que cela peut allonger la vie?

Maître Manole me fit un clin d'œil :

– Ah! Je comprends où tu veux en venir! Tu t'es dit, comme cela, par aventure : «Et si je faisais un peu tirer les marrons du feu par le Père Manole, pour voir? » Puisque tu es toi-même de la graine de juge, tu voudrais t'assurer, à temps, pension et verte vieillesse. Mouche ton nez, mon garçon! Tu as encore des progrès à faire! Jamais la justice n'a prolongé les jours de quiconque; pour de nombreux êtres elle les a écourtés, au contraire. Je parle, pour autant que je sache, de la justice des hommes. Car tu n'auras certainement pas pensé aux autres formes de justice : la justice naturelle, la justice divine...

– Mais non, j'ai pensé à tout, Maître Manole.

– C'est le tort que tu as eu, mon fils, me dit le vieil homme avec un sourire narquois, car, avec ou sans elles, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Vois toi-même. La Justice de Dieu? Calamité! Le Dieu de la Bible réclame dent pout dent. Celui de l'Évangile, que tu tendes la joue droite si on t'a souffleté la joue gauche. Celui du Coran, plus retors, veut une loi pour les croyants et une autre pour les infidèles. Comment te dépêtrer, pauvre homme que tu es, d'un aussi obscur brouillamini, alors que les Dieux même ne s'entendent pas entre eux? Du moins, la justice de la nature est-elle plus simple, même si elle ne vaut pas mieux. Simple et expéditive. Es-tu le plus fort? Tu as raison. N'es-tu pas le plus fort? Le loup te

mange, si tu es l'agneau ; l'indigestion, si tu as faim ; et le fripon, si tu es juste. Tout comme la justice des hommes !

– Être sceptique, alors ? lui-demandai-je, avec une irritation mal dissimulée dans la voix. Être impassible ? Être cynique ?

Maître Manole me considéra avec une indulgence infinie, et me répondit d'un ton conciliant :

– Surtout, n'être pas d'esprit étriqué. Ne pas mesurer le monde à son aune, et ne pas débiter en tranches l'opinion qu'on a de lui. Ne pas s'embarrasser dans les épithètes, ne pas s'embrouiller dans les doctrines, ne pas achopper sur les théories : elles restreignent la vie de leurs bornes étroites, sans l'expliquer ni la comprendre.

Avec tout ça, me disais-je, exaspéré, ce soir-là et les jours qui suivirent, il faut bien qu'il existe dans le cœur de l'homme un ressort, quelque nom qu'on lui donne, conviction, doctrine, croyance, qui le soutienne dans les moments de doute, qui l'accompagne aux heures de désenchantement, qui le fortifie les jours de combat. L'idéal, par exemple, la gloire !

Et, la face irradiée de son éclat posthume, le lendemain, j'interrogeai le boyard :

– Mais la gloire, Maître Manole ?

Maître Manole haussa les épaules d'un air maussade :

– Je ne sais pas. Je ne la connais pas. Je ne parle que de ce que je connais.

Il avait tort... Je le savais, comme il le savait lui-même, qu'il avait tort. Ainsi qu'il m'avait lui-même déclaré à une autre occasion : « Si les hommes ne parlaient que de ce qu'ils connaissent, qui diable ouvrirait encore la

bouche? » Pourtant, il n'y eut pas moyen de le faire sortir de son mutisme. Il est vrai que, moi non plus, je n'ai pas insisté plus qu'il n'était convenable. Je devinais les motifs de son silence. Je soupçonnais la vérité. Mon pénétrant ami avait trop vécu, avait vu trop de choses pour ajouter foi à la plus futile des vanités humaines.

Mais d'autres, même plus modestes, eussent pu l'intéresser. Dieu merci, je n'en étais pas à court. Les raisons qui allongent ou accourcissent la vie sont innombrables comme les sables de la mer. Je n'avais qu'à me baisser pour prendre dans le tas : paresse, travail, ivresse, sport, péché, remords, aisance, pauvreté, ambition, humilité, résignation, fierté, vice, vertu, et tant d'autres, qu'on en pourrait constituer un dictionnaire gros comme le pouce de la main droite. Je les passai toutes en revue ; et je crois qu'aucune ne m'échappa. Suivant son humeur ou les circonstances, Maître Manole me répondait par une plaisanterie, ou tout à loisir, ou bien pas du tout. Mais, le plus souvent, il me répondait. Et si je n'avais pas été un adepte de sainte Paresse, et si je n'avais pas préféré, à la plus belle page écrite, la pensée fugitive qui l'inspire, les rêves et rêveries suaves de l'esprit qui la précèdent, j'aurais depuis longtemps composé un énorme recueil à l'aide des réponses du boyard. Peut-être cependant l'écrirai-je quelque jour. Peut-être aussi ne l'écrirai-je jamais. Et c'est sans doute mieux ainsi : les cendres de Maître Manole reposeront plus légères.

Puisque lui-même me dit un jour, en hochant la tête comme un arbre battu des vents :

– Pourquoi écrire ?

Il parlait ainsi, ralentissant sa marche, par une merveilleuse journée d'automne, enchanteresse et mélancolique, comme toutes les choses qui s'achèvent. Le ciel était gris. Sur le fond verdoyant des vignobles, apparaissaient par endroits, éparses çà et là, des plaques de cuivre couleur de rouille. Les feuilles mortes bruissaient aux tournants sous nos pas.

– Pourquoi écrire ? répéta le vieil homme. Que t'imagines-tu, mon petit gribouille, qu'il va rester de tous les monceaux de papier imprimé tout au long des siècles ? Quelles paroles nouvelles pourrais-tu apporter aux hommes ? En quelles tournures neuves les formuler ? Qui t'écouterait ? Et à qui cela servirait-il ?

Le front de Maître Manole s'était peu à peu alourdi vers le sol, comme une branche trop chargée de fruits mûrs. On voyait qu'il était triste. Il lui arrivait, comme à n'importe qui, d'avoir des heures de découragement, en ces instants où l'amère ironie de la vie, ou sa vanité, apparaîtrait également à l'homme éclairé ou au pauvre d'esprit.

Pour le taquiner ou le piquer au vif, je lui dis :

– Ainsi parlait l'*Ecclésiaste*.

Mais, à ce moment, une grue passa au-dessus de nous, dans un lent bruissement d'ailes.

Maître Manole leva la tête.

D'autres grues, en bandes, formant des angles ou des lignes brisées, parcouraient l'atmosphère, dessinant sur le ciel pourpre des lettres blanches.

– Ce sont celles-ci qu'il faut épeler d'abord, mon petit puits de science, me conseilla le boyard avec sérénité ; et laisse donc l'*Ecclésiaste* tranquille. Il déplorait la vanité

de l'homme : je le plains, moi aussi, pour cela. Mais, au-dessus de nos têtes, le livre du ciel est grand ouvert. Autour de nous s'étend le livre de l'univers. Ouvre-les, mauviette ; feuillette-les, mon petit ignorantin. Et dis-moi demain ce que tu as compris. Maintenant, je m'en vais, car j'ai à faire. Pardonne-moi : on commence les vendanges.

Nous nous séparâmes sur ces mots. Je suivis des yeux le vieil homme jusqu'à ce qu'il disparaisse, de sa fière allure un peu sautillante, parmi les sarments de vigne. Puis, je repris mes courses folles sur les collines. Je n'étais pas plus pressé que d'habitude de revenir au bourg ou à la Justice de Paix. J'étais tenté mille fois plus d'écouter les incitations du boyard et d'étudier la nature. Avec la gravité du néophyte, je me mis au travail. J'ai donc longuement regardé le ciel au point d'en avoir le torticolis. J'ai soigneusement scruté le sol jusqu'à ce que mes regards se brouillent. J'ai soupesé les arbres, observé le vol des oiseaux, fouillé les herbes. Je me suis piqué aux orties. Et j'ai tendu le cou à le rompre en direction des essaims de jeunes filles venues en chantant librement de tous les villages voisins pour la cueillette du raisin. Mais (pourquoi me faire plus astucieux que je ne suis ?) je n'ai guère vu ni compris plus outre.

Ce que je vis en revanche, du plus loin, en retournant chez moi à la tombée du jour, portant sur mon dos la besace vide de mes chimères, mais joyeux comme un chant de guerre et l'estomac dans les talons, fut mon malheureux Georges. Je lui criai à pleins poumons :

– Georges, mets vite le repas en route !

Mais Georges ne m'entendit point. Planté comme un pieu au beau milieu du chemin, il avait mis ses mains en visière à ses yeux et scrutait la chaussée d'est en ouest. Sans le moindre doute, il me guettait. Pourquoi m'attendait-il? Je ne me suis pas posé la question. Et aucun pressentiment mystérieux ne m'a étreint le cœur.

Je le hélai, une seconde, puis une troisième fois, puis à plusieurs reprises. Mais lorsqu'il m'entendit ou qu'il m'aperçut, l'imbécile! au lieu de se précipiter à la maison, il s'élança vers moi. En vain, je lui faisais des signes désespérés : plus je gesticulais, plus il pressait le pas. En nage, hors d'haleine, n'émettant que des sons inarticulés, il m'annonça, en jetant tout autour de lui des regards apeurés :

– Monsieur... l'Assesseur! Monsieur... l'Assesseur!
Deux lettres pour vous...

Tout en compatissant, je ne pus me retenir d'éclater de rire :

– Et après! Deux lettres... Tu cours comme un dératé et tu fais tant d'histoires pour deux lettres!... Donne-les voir!

– Vous voyez que...

Et, s'appuyant sur mon épaule, il réussit à ajouter, tout en dépliant de ses doigts gourds les missives enveloppées dans un mouchoir sale :

– Vous voyez qu'il y a grand branle-bas au bourg... Ce sont ces messieurs chez le Père Anghel. Ils font bombance depuis midi... L'une des lettres vient de monsieur le Ministre!

Je fis la grimace, et lui arrachai presque les lettres des mains. J'y jetai un coup d'œil :

Georges avait raison. Le premier pli, jaune, officiel, portait le cachet du ministère de la Justice. L'autre était de mon père. Je fis sans le vouloir un rapprochement entre leur arrivée simultanée et la bombance chez le Père Anghel. Cette fois, j'avais un pressentiment. Mais je ne devinais pas qui, je ne soupçonnais pas pourquoi. Je l'avais, c'est tout. Afin de retarder, ne fût-ce que quelques minutes, la surprise désagréable, j'ouvris d'abord la lettre de mon père. Dès les premières lignes, je demeurai les yeux écarquillés et tout le sang m'afflua au visage. Je relisais quatre ou cinq fois la même phrase sans en comprendre le sens. Il me fallut une heure pour l'achever. Huit pages d'une écriture minuscule, serrée, pleines d'amers reproches, d'accusations sévères, entrecoupées çà et là d'une remontrance plus bénigne où persistait l'espoir que j'allais m'amender par la suite. Quelle lettre lamentable ! Mon pauvre père m'y disait avoir appris – de la bouche même du ministre, qui avait été son condisciple dans son enfance – ma mauvaise conduite dans la bonne société de Cotnar, et crevé de honte, à son âge, en écoutant les révélations de son ancien camarade touchant mes faits et gestes scandaleux en compagnie d'un vieux débauché pourri jusqu'à la moelle. Et ce n'était pas là propos en l'air ! s'exclamait mon malheureux père. Il ne s'agissait pas de pures balivernes ; mais uniquement de chefs d'accusation appuyés sur des lettres, des rapports, des documents authentiques. Il me rappelait en phrases nostalgiques ses conseils lors de mon départ, les sacrifices qu'il avait faits pour assurer mon instruction et ma bonne éducation,

mes promesses solennelles; et il me demandait comment j'avais eu le cœur de fouler aux pieds tout ce passé, et de tomber si bas, au point d'oublier tout ce que je me devais à moi-même et au nom honorable que je portais. Par bonheur, et uniquement en considération pour lui-même, le ministre n'avait pas pris à mon encontre de mesure disciplinaire grave et irréversible. Ma carrière n'était pas compromise. J'avais encore le temps de revenir à de meilleurs sentiments et de me racheter. J'étais provisoirement muté dans un autre district, à l'autre bout du pays, dans une commune de Dolj.

Je n'avais plus besoin de décacheter le pli ministériel. Je le déchirai et le roulai en boule. Je l'aurais lacéré à belles dents! Je n'avais que faire de leur nomination. Ils pouvaient la garder! Qu'ils la confèrent à un plus digne que moi; à un laquais, un parasite, un homme de paille. Je savais maintenant à quoi m'en tenir sur leur magistrature, leur justice. Maître Manole me l'avait bien dit. J'allais le leur proclamer à la face, leur jeter ma démission en pleine figure. Et quelle démission! J'étais jeune alors. Je ne connaissais pas la vie. Je m'imaginais que le bon droit devait remonter à la surface de lui-même, comme l'huile, et que mensonge, médisance et calomnie pouvaient être démasqués. Je fis le serment de n'avoir ni trêve ni repos avant d'avoir appréhendé les méchants. Et quand bien même eût-il fallu aller déchaux, affamé et nu, je lutterais.

Deux jours d'affilée, toutes portes closes, j'écrivis, raturai, ajoutai, déchirai et recopiai un mémoire occupant je ne sais combien de rames de papier. Le soleil frappait

à ma vitre : je ne lui répondais point. Les coteaux résonnaient de chants : je ne les entendais point. Je déjeunais et dînaï chez moi, fumant cigare sur cigare. Je flottais dans un nuage de fumée et dans un brouillard sinistre de rage et de vengeance.

Ce fut dans cet état, la tête dans les mains et les coudes sur la table, que me trouva Maître Manole au matin du troisième jour. J'avais souvent pensé à lui. Je me demandais si j'allais lui dire quelque chose avant de partir, ou si j'emporterais avec moi l'écœurement d'accusations imméritées. J'avais résolu de me taire. J'aurais conçu plus de honte de la présence du vieil homme que de ma fuite.

Mais, dès les premiers mots, lorsqu'il m'eut doucement caressé le front et plongé dans les miens ses yeux interrogateurs, je compris que je ne pourrais lui mentir. Mes paupières se mirent à trembler, ma tête s'affaissa sur la table et je pleurai comme un enfant.

Sagement, Maître Manole me laissa pleurer à gros sanglots tout mon saoul. C'est seulement lorsque je fus un peu calmé, qu'il me demanda à voix lente, tristement, non sans hésitation et me relevant le front vers lui :

- Tu as encore confiance en moi, mon cher enfant ?
- Oui, Maître Manole, comment se pourrait-il autrement ?
- Alors écouteras-tu mes conseils ?
- Je vous écoute, Maître Manole.
- Même si, au début, ils ne sont pas de ton goût ?
- Même...
- Qu'as-tu écrit de beau ?

Je ne répondis rien.

Sans plus m'interroger ni me demander mon consentement, il mit soigneusement ses lunettes, rassembla lui-même les feuillets rédigés épars sur la table, les chaises et le lit, et les lut attentivement, minutieusement, page à page et ligne à ligne, jusqu'au bout.

Il demeura quelques instants absorbé dans ses pensées ; puis, il secoua la tête avec décision :

– Non!... Cela ne va pas... Ce n'est pas bon... Cela ne se peut.

Je l'interrogeai seulement du regard :

– Qu'est-ce qui ne va pas, Maître Manole ?

– C'est trop long, mon garçon, et personne ne le lira. Et trop sincère pour que quiconque le croie. Et tu dis là-dedans trop de bien de moi pour qu'on n'y pense pas à mal.

Je commençai à sourire.

– Sais-tu ce que je ferais, enfant, si j'étais à ta place ?

– Faites comme vous croyez, Maître Manole.

– Voilà... Je prendrais ce mémoire et le déchirerais de haut en bas. Puis je prendrais les morceaux et les déchirerais en deux. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien.

Faisant comme il disait, Maître Manole déchirait les liasses les unes après les autres et les mettait en tas au milieu de la table, comme une poignée de confetti.

Involontairement, je plaisantai au milieu de mes larmes :

– Un travail de deux journées !

– Mets-le au feu, mon garçon. C'est lui qui t'a fait pleurer. Regarde comme tu ris, maintenant. C'est comme

ça que je veux te voir ! Écoute-moi bien : il n'y a que les misérables qui pleurent. Les forts, eux, rient. Et lorsqu'ils pleurent, ce n'est pas sur leurs propres douleurs, mais sur celle des autres, sur la douleur universelle.

Cette fois, je tenais à me justifier :

– Mais je n'ai pas pleuré, Maître Manole. Au contraire, je voulais me défendre, les réduire au silence.

– À plus forte raison, grand sot. Apprends-le : seuls les coupables se défendent. Et seuls les méchants se vengent. Si un ruminant enfonce pesamment son sabot dans les flaques du chemin et t'éclabousse de haut en bas, il faudrait être fou, ou aussi stupide que lui, pour le corriger. Que m'importe le bœuf ! Et que m'importent les hommes ! Envoie-les au diable. N'y pense plus. Habillement plutôt et viens avec moi ! Cela fait bien quatre heures que le soleil est levé ; et la vengeance a commencé.

Nous sortîmes ensemble. Nous marchions côte à côte, tout ragaillardis. Mais aucun de nous ne parlait. J'aspirais avidement jusqu'au fond des poumons l'air de la matinée. Maître Manole, le nez au vent, semblait respirer l'horizon. Une fois arrivés devant la Fontaine aux Serfs, au lieu d'aller tout droit ou de prendre à gauche comme d'habitude, il obliqua à droite. J'hésitai l'espace d'un instant, croyant qu'il se trompait. Mais le boyard grimpait à vive allure, prestement, vers sa vigne. Je le suivis, oubliant du coup toute l'amertume des jours passés. J'avais des rires plein les yeux, mon cœur battait à l'aise. Au moment de franchir la grande porte, je ralentis l'allure et baissai les yeux vers le sol. Je ne voulais pas avoir de la vigne une vue fragmentaire, la découvrir

morceau par morceau. Je tenais à la première impression. À peine passé le seuil, je relevai la tête. Je regardai vivement de côté et d'autre, puis en avant, embrassant tout le paysage d'un seul coup d'œil. Je ne puis dire que je ressentis une désillusion ; ni d'ailleurs une grande surprise. Je le pensais bien : c'était une vigne comme toutes les autres ; ni plus belle, ni plus laide. Peut-être un petit peu mieux entretenue : un terrain léger ; des allées sarclées ; des sarments en espalier sur des palissades, d'un côté du chemin, et de l'autre, sur des clôtures en fil de fer ; les feuillages copieusement aspergés de sulfate de cuivre ; et de grosses et lourdes grappes, pendant de partout comme des pis. C'est seulement après avoir grimpé jusqu'à mi-côte le flanc de la colline, et fait halte sur une sorte de plateau, dans une immense cour, ombragée d'arbres au tronc comme des roues de char, à travers lesquels on apercevait confusément granges, écuries et celliers énormes, et au fond, tout au fond, la terrasse de la demeure seigneuriale, qu'il me sembla aborder dans un autre monde, appris dans les livres, connu d'après les dires des anciens, et oublié depuis longtemps.

L'impression était extrêmement curieuse. J'avais sous les yeux une simple cour d'exploitation vinicole, avec ses dépendances et ses outils de travail épars, et, malgré cela, la cour semblait plutôt un tableau stylisé descendu de son cadre qu'une cour comme une autre. Quelque chose d'irréel flottait dans l'atmosphère. Les choses les plus communes et les plus coutumières y prenaient l'apparence inconsistante des objets vus en rêve. Des charrues jetées les unes sur les autres, une carriole

retournée au pied d'un mur, deux tonneaux défoncés oubliés sous le contrepoids du puits, paraissaient posés là exprès, non qu'on eût besoin d'eux, mais pour donner au paysage un charme pittoresque. Et dans la lumière spectrale du jour filtré à travers les branches, exactement comme sur une scène de théâtre, des files de jeunes gens et de jeunes filles, portant sur leurs épaules des paniers bien remplis, descendaient en chantant vers les bâtiments à notre gauche.

Maître Manole se dirigea de ce côté. Il marchait maintenant lentement, s'arrêtant à chaque pas. Je comprenais que ce n'était pas fatigue de sa part : il voulait seulement me donner le temps d'admirer tout à mon aise ; et lui-même n'était jamais rassasié de ce spectacle et de ces bruits. Une rumeur vaste, continue, dominait le chant des vendangeurs. On aurait dit qu'un moulin à eau était tout proche, ou bien une ruche en plein essaim. J'écoutais, moi aussi, cette rumeur sans en soupçonner l'origine. Il fallut, pour me l'expliquer, que j'arrive en face du cellier. Là, par une porte gigantesque, vraie porte de ville fortifiée avec ses deux battants en chêne massif garnis de ferrures, et largement ouverte sur les côtés, j'aperçus un village entier au travail. Des jeunes filles rieuses passaient les corbeilles aux garçons. Ceux-ci, à leur tour, juchés sur des escabeaux improvisés, les vidaient dans trois pressoirs, de chacun quatre mètres de long, installés en travers du cellier. Les paniers vides volaient dans l'air, accompagnés de cris et de plaisanteries lestes. Les filles les rattrapaient au vol. Aucune d'elles ne voulait être en reste mais répondait du tac au

tac, tenant des propos équivoques ou jetant aux garçons des poignées de raisin. Cependant que, dans les trois énormes pressoirs, filles et femmes, robes troussées dans la ceinture et montrant leurs cuisses jusqu'aux hanches, écrasaient les grains en rythme, tantôt lent et coulé, tantôt saccadé et rapide, suivant la mesure de la danse.

L'arrivée du boyard n'effraya ni ne gêna personne. Le travail ne s'interrompt point, pas plus que les danses ou les plaisanteries. Les grappes dégringolaient dans les pressoirs, le vin coulait des bondes, seaux et amphores d'argile partaient, les uns après les autres, pleins à ras bords, assujettis bien droit sur les épaules des valets. Le cellier grondait et vibrait sur ses bases. Il flottait dans l'air des effluves, à la fois doux et âcres, enivrants et irritants, de fruit foulé, de sueur et de femme.

Maître Manole se contenta de demander :

– Tout va bien, mes enfants ?

– À merveille, boyard !

Seule, une adolescente haussa gaîment les épaules et, riant de toute sa bouche en fleur entre deux joues comme deux pommes, grommela :

– Cela irait encore mieux, boyard, si ces garçons que voilà nous laissaient un peu tranquilles.

– Mais que t'a-t-on donc fait, Phrosine, demanda malicieusement le vieil homme.

– Tiens ! Gabriel au giletier !... Tu le sais bien...

La jeune fille hésita un instant, tournant des regards menaçants et futés en direction d'un grand diable, aux yeux d'un noir de jais, qui venait de décharger sa hotte dans le pressoir. Elle l'avertit, un doigt levé :

– Je pourrais bien te dénoncer, Gabriel!
– Dis seulement! Après tout, je n’ai pas tué mon père.
– Tu me pousses à le dire? Alors, ne t’en prends qu’à toi!...

Et explosant tout à coup :

– Il m’a embrassée sur la bouche, boyard!
– Est-ce possible, s’exclama, scandalisé, Maître Manole. Tu te le seras figuré, ma fille! As-tu osé faire cela, Gabriel?

Gabriel se gratta la nuque :

– Pourquoi mentir, boyard? Oui, je l’ai fait! Tiens! comme un garçon de la campagne. Car je ne connais pas les usages du monde, moi, et je n’ai pas appris comme ceux de la ville... Et, se tournant vers la jeune fille, ses grands yeux noirs pleins d’un feint embarras, il demanda :

– Et alors, où fallait-il t’embrasser, ma fille?

Le boyard se mit à rire. Les gars riaient, les femmes riaient, tout le monde riait. Euphrosine, désarmée, riait aussi. Elle faisait semblant d’être fort en colère, et bombardait son Gabriel de raisin et de vin, mais, au fond d’elle-même, elle riait. Les commères lui donnaient des bourrades; les garçons la pressaient de questions. Des mains s’égarèrent, des rires fusaient à gorge déployée, des cris étouffés, des paroles de protestation :

– Du calme, l’ami!

– Enlève tes mains, Toader!

– Janot, je te dénonce au boyard!

– Que le diable t’emporte, sacripant!

C’était toujours, en d’autres termes et sur un autre ton, les mêmes « Va-t-en » et « Viens », « Qu’on me

laisse » et « Qu'on s'occupe de moi » de l'éternel féminin. Mais, pendant ce temps, le travail battait son plein. Le vin nouveau coulait à flots comme les torrents gonflés de pluie. Les tonneaux s'emplissaient à vue d'œil. Le cellier bourdonnait comme une ruche d'abeilles laborieuses. Et, comme il convient au vin, les vendangeurs le préparaient dans les chansons et les propos galants. Je ne m'étonnais point de leurs facéties, de leurs plaisanteries salaces et osées. Au cours de mes pérégrinations à travers les villages, j'avais au moins appris ceci, qu'au sein de l'impudique nature, les hommes ont le langage plus libre et les filles sont moins mijaurées et moins prudes que leurs consœurs des villes. Je connaissais à cet égard les théories du boyard. Ce qui, en revanche, me déconcertait était le fait que lui, homme de progrès, au courant des découvertes scientifiques, fît toujours fouler ses raisins sous les pieds comme au temps jadis.

Comme nous nous dirigeons lentement vers la maison pour le repas du soir, Maître Manole m'éclaira fort à propos sur ce point :

– La vigne, mon cher enfant, n'est ni pierre, ni brique. Certes, elle n'a pas, comme l'homme, une âme, mais elle a sa vie et ses sensations propres. Elle existe. Je me suis bien souvent avisé qu'entre toutes les manifestations de la vie terrestre, il doit y avoir et se perpétuer une sorte de lien secret. Du plus humble brin d'herbe rabougri au creux des chemins jusqu'à la hauteur de ton front ou du mien, les degrés sont sans doute innombrables mais l'échelle est la même. Nous sommes de la même espèce que tout ce qui existe dans l'univers. Tu

as entendu dire que les joailliers, pour rendre leur éclat aux perles presque mortes, les mettent au cou des jeunes femmes. Leur chair leur redonne vie. Donc, si le grain de nacre d'un mollusque renaît sur le sein des femmes, comment voudrais-tu moins bien traiter le fruit de la vigne? Exprime le raisin sous une meule ou mets-le sous une presse : tu ne boiras qu'un jus délavé, de saveur fade. Écrase ce même raisin sous les pieds de l'homme, et malgré l'impureté et la sueur, tu boiras ce que tu n'as jamais bu de ta vie, du vin semblable à de l'eau vive, celui des vignes de Maître Manole.

De fait, dès l'instant que nous eûmes atteint la véranda, spacieuse comme la cour de quelque grosse ferme, le boyard frappa dans ses mains et ordonna à Vladica le tzigane de lui apporter deux bouteilles de vin bouché : l'une, de Cotnar rouge, de la cuvée de 1821 ; l'autre, de Cotnar blanc, de celui qu'ils étaient seuls à connaître.

– En attendant de déguster chacun d'eux, me proposa le boyard, vidons un verre à la santé de notre hôte et, conformément à la coutume, lavons-nous le visage et les mains.

– Buvons, monsieur, et rafraîchissons-nous. Mais je serais fort heureux de visiter d'abord votre maison.

– Tes désirs sont des ordres, mon fils. Seulement, ne prête pas trop attention à ce que tu y verras. Ha ! C'est une bâtisse d'un autre temps, délabrée à l'image de son propriétaire.

C'était une demeure ancienne, aux murs d'un mètre d'épaisseur, aux pièces assez grandes pour y faire manœuvrer un char à boeufs, aux poêles hauts comme des autels

d'église de campagne; mais ce que je vis sur ses vieux murs, je ne le verrai plus et cela ne se peut plus voir dans les riches maisons d'aujourd'hui : rien que des étagères, du plancher au plafond; et sur ces étagères, rien que des livres. Et là où il n'y avait ni étagères, ni livres, de merveilleux tableaux, toiles de toutes les époques et de toutes les écoles, réunies par lui, choisies par lui, comme il me le dit par la suite, au cours de ses voyages en Occident et au temps où l'on pouvait acquérir un Murillo, un Watteau, un Velasquez ou un Millet pour le prix de quelques arpents de terre.

Ne sachant où jeter les yeux pour tout appréhender plus vite, je m'attardai devant de massifs in-folio et de vénérables incunables; il fallut m'appeler dix fois avant que je me décide à prendre congé d'une adorable rangée d'elzévir; je feuilletai à la hâte une édition originale; je cherchai à déchiffrer le titre d'un volume dont la reliure était patinée par les mains d'innombrables bibliophiles et par les années écoulées.

Maître Manole hochait la tête durant ce temps et marmonnait en aparté :

– Je savais bien ce que je faisais, espèce de rat de bibliothèque, en ne t'invitant pas à franchir le seuil de ma demeure. On n'aurait jamais pu t'arracher à ces pape-rasses. Tu t'y serais enseveli, tu y aurais moisie.

Devant mon regard attristé et chargé de reproche, Maître Manole eut tôt fait de retrouver sa bonhomie.

– Eh! Ne prends pas en mauvaise part ce que je t'ai dit. Ainsi sont les vieilles gens. Moi, je les ai tous lus et relus. Et je suis las de ces bouquins alignés sur des

planches. Demain, c'est Manole lui-même que tu veras entre quatre planches. Aujourd'hui, laisse-le vivre. Buvois !

– Buvois donc, monsieur, puisqu'on ne peut faire autrement.

Et je lui emboîtai le pas, l'esprit ailleurs, les yeux sur les murs. Je marchais à contrecœur, en traînant les pieds. Il me semblait qu'on me tirait au bout d'une gaffe. Maître Manole me guettait du coin de l'œil. Il souriait dans sa barbe. Soudain, il s'arrêta court.

– Tiens, mon gaillard, il me vient une idée saugrenue.

Je lui demandai poliment, mais sans grande curiosité :

– Quelle idée, monsieur ?

– Nous sommes seuls, ce soir. Personne ne nous entend. Qui sait quand nous nous reverrons ? Et tu brûles depuis si longtemps de découvrir mon secret.

Je tressaillis, dressant l'oreille.

– Comment ? Quoi ? Quel secret ?

– Eh bien ! Quel secret ? Comme si j'en avais cent !
Le seul que j'aie, veux-tu que je te le dise ?

– Dites, monsieur ! Dites, je vous en prie !

– Mais les livres, mauvais sujet ?

– Qu'ils aillent au diable !

– Tu penses encore à eux ?

Il s'agissait bien de penser ! Comment penser à autre chose ? Me souciais-je encore des livres ? des étagères ? des tableaux ? La maison me parut soudain complètement vide. Je ne voyais plus que Maître Manole. Je le

suivis au trot. J'aurais fait des entrechats si la honte ne m'avait retenu. J'exultais!

Nous nous lavâmes les mains et nous baignâmes le visage à l'eau fraîche. Nous heurtâmes notre premier verre de Cotnar rouge, qui coula dans mes veines comme du vif-argent. Nous nous assîmes à la table éclatante des blancheurs d'une toile de lin sous l'éclat des bougies de deux lourds candélabres d'argent. Et nous dînâmes avec une frugale simplicité : des œufs sur le plat, un poulet rôti à la broche au fumet d'ail, du fromage et des fruits. Au café, je roulai une cigarette avec le tabac du boyard. Laissant les volutes de fumée s'élever paresseusement, s'étendre, s'arrondir et se dissiper en tourbillons aux franges dentelées sous le plafond obscur, j'attendais avec impatience, le cœur sur les lèvres, les révélations du boyard. Maître Manole ne se hâtait pas. Il sirotait tranquillement son café. À la deuxième cigarette, il frappa doucement dans ses mains et ordonna à Vladica d'apporter la carafe. Vladica s'inclina, disparut et revint presque immédiatement, marchant sur la pointe des pieds, osant à peine faire un pas devant l'autre, les yeux rivés sur le flacon qu'il tenait dans ses bras comme un nouveau-né. Avec une crainte révérencieuse, comme s'il eut posé sur la table les saintes reliques, il disposa devant le boyard, dans une corbeille inclinée, un flacon dont l'intérieur était couleur de rouille et l'extérieur revêtu d'une chape de sable durci. Le boyard, de sa propre main et avec une attention infinie, le déboucha. Une vapeur légère flotta quelques instants sur la table. Rejetant la tête en arrière sur le dossier de son fauteuil,

Maître Manole respira profondément. Il m'interrogea à mi-voix :

– Sens-tu ?

Je sentais, à la vérité, à travers le parfum accoutumé de lavande et des vieilles choses de la maison, s'élever une fragrance plus subtile, plus insinuante, irritante et lascive. Je regardai autour de moi, tout étonné. Il me semblait qu'on eût oublié quelque part un encensoir ardent. Je lui répondis simplement :

– Comme si l'air embaumait le benjoin ou l'encens.

Maître Manole souriait :

– Regarde maintenant sa couleur.

Élevant un verre au niveau de la bougie, il me demanda :

– Que t'en semble ?

Ce qu'il me semblait ! Dans le verre, ce n'était pas du vin, mais de l'ambre. Des ondes cramoisies, phosphorescentes dansaient en irisations infinies dans la masse compacte de ce vin qui avait presque la consistance de l'huile. Ce n'était pas du Cotnar rouge. C'était du Cotnar blanc. Et pourtant, dans la coupe de cristal, sous l'éclat des bougies, ce Cotnar blanc avait des reflets de pourpre et de sang.

Sans attendre ma réponse, Maître Manole énonça lentement, en détachant chaque mot, comme s'il eût béni le vin :

– C'est mon Cotnar de longue vie. Je vais te raconter son histoire. Mais bois, tout d'abord.

Je portai vivement le verre à mes lèvres, comme si j'avais voulu l'avaler d'un trait. Le boyard leva les bras au ciel :

– Pas comme cela, mon garçon! Pas d'une seule gorgée. Humecte d'abord tes lèvres, puis ta langue. Déguste-le goutte à goutte.

Je suivis son conseil. Je fis glisser les gouttes une à une au creux de ma langue jusque dans mon gosier. Elles ne me brûlaient point, mais me rafraîchissaient au contraire et parfumaient mon haleine. Il me semblait parfois avoir tout un jardin sous le palais. J'en savourais l'arôme en me disant : voilà que moi aussi, je comprends le vin! Aucune âcreté ne naissait dans ma gorge, aucune lourdeur ne me pressait les tempes. À l'inverse, je me sentais lucide, joyeux, léger. En éclatant presque de rire, je dis à Maître Manole :

– Tu te moques de moi, boyard! Ce vin est fait pour des femmes et des enfants, mais non pas pour des hommes.

Maître Manole me regardait fixement. Lui aussi avait du rire plein les yeux; mais des yeux bien plus vifs, bien plus jeunes qu'à l'ordinaire. Et sa voix me parut plus sonore et plus mâle lorsqu'il me répondit :

– Naturellement. Ne t'ai-je pas dit? Ne t'ai-je pas prévenu? C'est le vin de jouvence.

– Buvons alors, monsieur!

– Buvons, mon fils!

Et il me versa un second verre. Il avait la même couleur, le même parfum : mais encore plus insinuant, peut-être, plus pénétrant. En le savourant, je le respirais de mes narines ouvertes et je le sentais au même instant dans les fosses nasales et sur la pointe de la langue. Si je n'avais pas su me trouver dans la demeure de Maître Manole, j'aurais juré être dans un champ de fleurs, sur

une meule de foin ou bien dans une église. L'arôme du vin, plus que le vin lui-même, me pénétrait dans les profondeurs de l'âme. Il m'allégeait le corps. Il m'ouvrait l'esprit. Je voyais clair, comme si je n'avais pas vu seulement de mes yeux, mais de mon front, de mes oreilles, de l'extrémité de mes doigts. Je n'étais pas ivre. Jamais je n'ai bu. Mais il n'est pas difficile de se représenter cette ivresse qui change l'homme en bouffon ou en fauve et le prostre à terre comme une brute. Moi, je ne me livrais ni à des grimaces ni à des hurlements. J'étais bien, comme peut l'être une terre humide éclaboussée de soleil... Je me serais volontiers allongé. Je flottais dans une sorte de béatitude infinie. Et pourtant, admirable contraste ! je sentais se lever en moi des vagues de santé, d'exubérance et de jeunesse. Je criai joyeusement au boyard :

– Du vin comme celui-ci, je pourrais en boire toute la nuit. Il ne t'enivre pas. Il te revigore. Il te rajeunit.

– Tiens ! Ne te l'avais-je pas dit ?

– Si fait, tu me l'avais dit.

Et je frappai du poing sur la table. Je le regardai avec des yeux hilares.

– Mais tu ne m'as pas tout dit, boyard. Tu me dois encore une réponse. Qu'en est-il de l'histoire ?

– Eh ! C'est une longue histoire, mon enfant... Il s'est écoulé tant de temps depuis lors... Je pourrais commencer comme dans les contes de fées : il était une fois...

Il parlait lentement, à mots entrecoupés. D'un ton traînant, en s'interrompant, il déroulait le cours de ses souvenirs. Étrange. Je ne le perdais pas de vue. Je voyais se contracter son front et les muscles du visage. Je le

voyais se mordre les lèvres. Mais ses lèvres semblaient de la ouate : les sons s'y amortissaient, les paroles y devenaient de plus en plus lointaines et de plus en plus sourdes. De temps à autre, je saisisais seulement un lambeau de phrase étouffée :

– ... C'était en quarante-huit... Des barricades s'élevaient à tous les carrefours de Paris... Nous étions une poignée de jeunes boyards, ivres d'enthousiasme et de liberté... Je revins dans notre Moldavie opprimée en même temps que les premiers libéraux... Il n'y avait pas de trains, alors. Rien que des diligences, des chevaux de poste et des cochers passant à grand fracas par monts et par vaux sans chemins...

Puis, je n'entendis plus rien : pas un lambeau de phrase, pas même un mot. Les postillons criaient trop fort : les fouets tournoyaient, faisant claquer leurs mèches comme les détonations d'un pistolet. À travers ce vacarme, la calèche seigneuriale semblait voler comme un fantôme, par les cahots et les ornières, soulevant la poussière derrière elle. Les villages restaient médusés, sous ces nuages poudreux, parmi les cris des chiens et des gamins épouvantés. Elle franchissait les fossés, passait des rivières sans ponts. Elle suscitait le frémissement des forêts, éveillait les faubourgs. La voilà à Jassy. Comme une trombe, elle parcourt les vieilles rues défoncées. Et tout d'un coup, d'une seule traction des rênes, les chevaux, blancs d'écume, s'immobilisent devant la maison de Sararie. Les portes sont closes. Mais les serviteurs attendent le jeune maître. Semblant jaillir de terre, partout des domestiques, des servantes, filles de maison ou

d'adoption, valets de ferme, hommes de peine, esclaves. Les chaînes retombent. Le jeune boyard saute allègrement de la calèche. Dans sa redingote serrée à la taille, une énorme lavallière au cou, il paraît superbe comme le prince charmant. Les filles se poussent du coude : « Comme il est devenu beau ! » Les vieilles ont les larmes aux yeux, se signent et s'écrient : « Sainte Vierge, est-ce bien lui ? » Mais une voix chaude et triste l'appelle depuis la véranda :

– Manole!... Manole!...

S'arrachant en riant au petit groupe, le jeune boyard monte les marches quatre à quatre et se jette dans les bras de sa mère. Il caresse doucement le visage encadré de longues anglaises ; et, comme l'entourent et l'enveloppent les dentelles de la robe à crinoline ! Le visage blotti au creux de son épaule, il l'interroge :

– Allez-vous tous bien, maman ?

Elle répond :

– Le temps nous durait de toi, Manole. Ton père craignait de ne te voir jamais plus. Il t'attend dans sa chambre.

Du fond de son divan, parmi psautiers, pipes, missels et narghilés, le vieux notable redouté, sa barbe blanche jusqu'à la ceinture, fleurie toutefois d'un sourire, lui tendit à baiser une main desséchée. Le jeune homme la porta d'abord à son front, puis à ses lèvres. Il la sentait trembler sous son contact. Il se dit sans penser à mal : « Le père s'est beaucoup affaibli. Il ne pourra plus sévir comme autrefois. Avec ou sans son assentiment, je vais pouvoir faire un peu de bien au pays ».

Mais bientôt, il se rendit compte que le bien est plus aisé à désirer qu'à faire. On ne plaisantait pas avec le seigneur des lieux. Bien que la maladie l'eût rongé et affaibli, il tenait encore solidement entre ses doigts noueux, tors comme les racines des arbres, les rênes des affaires publiques. Un caractère, dans son genre, ce vieux dignitaire. Comme presque tous les boyards de sa génération appartenant à la haute aristocratie, il ne savait quasiment ni lire, ni écrire. Les lunettes appuyées au bout de son nez, suivant du doigt les caractères cyrilliques, il ânonnait syllabe par syllabe, et lorsqu'il lisait, on eût dit un bourdon tournoyant dans la pièce. En revanche, il était plein de suffisance. Personne ne se risquait à contester en sa présence. Tout ce qu'il disait était parole d'évangile. Pour mettre une simple signature au bas d'un acte, avec codicilles et paraphes au début et à la fin de chaque mot, il mandait sa femme, Manole, tous les proches de la famille, et, les regardant par-dessus ses lunettes, il leur répétait en martelant chaque mot, sa maxime favorite : « Qui ferme les yeux ouvre sa bourse ! » Dur de cœur, impitoyable avec ses débiteurs, chicaneur et captieux en matière de droit des autres, d'une avarice sordide, il ne vivait que pour l'office dominical et pour arrondir par des exactions et des procès la propriété familiale de Bivolari. À sa mort, il laissa à Manole un domaine ancestral quadruplé, pour lequel il n'avait pas déboursé un liard. Et tant qu'il vécut, il ne manqua jamais un dimanche ou une fête carillonnée. Il savait la liturgie par cœur : c'était là toute sa science. Mais, en vertu de celle-ci, il se jugeait plus instruit et plus apte que qui-

conque à donner son avis en conseil : Dieu l'éclairait. Installé dans sa stalle épiscopale, il suivait mot à mot les paroles du prêtre. À la moindre erreur, inexactitude ou inadvertance, il brandissait sa canne, une espèce de bâton de cornouiller ayant un bec d'oiseau doré en guise de pommeau, et poussait un hurlement à faire trembler l'iconostase : « *Tu as sauté Dieu aie pitié de nous, pope ! Reprends au début, ou je te casse la tête !* » Les prêtres le redoutaient ; les villages vivaient dans la terreur ; les fonctionnaires de l'administration tremblaient de peur. Qui ne sentait ses genoux vaciller rien qu'à le voir ?

Seul Manole, son fils, osait lui parler ouvertement et lui tenir tête. Le vieux l'écoutait en se contentant de grogner entre ses babines. Il l'écouta durant toute une semaine. Sûr que le servage des tziganes est une honte. Sûr qu'il faut donner aux paysans la liberté et des terres. Sûr que la Moldavie doit s'affranchir du joug des Turcs... Sûr qu'eux, les jeunes boyards fraîchement débarqués de Paris, vont tout changer de fond en comble. Le vieux renard le laissa dire sans souffler mot. Mais un beau matin, des mercenaires russes de l'autorité centrale vinrent le cueillir au saut du lit et, ligoté et garroté, l'expédièrent aux bons soins de Son Éminence le Prieur du Monastère de Neamtz. Un an et plus, le jeune Manole vécut en jeûnes et en prières. Sa mère eut beau se tordre les mains et faire des génuflexions à l'adresse de tous les saints, le seigneur Toader demeura inflexible. Lorsqu'enfin il se radoucit, la veille des fêtes de Pâques, il ne permit pas à son fils de rejoindre les autres boyards à Jassy, mais l'exila ici, à Cotnar, pour s'occuper du vignoble.

En ce temps-là, les vignes seigneuriales s'étendaient sur trois collines et leurs vallées. Huit celliers, des caves voûtées creusées dans le sol à quelque distance, quatre cents fouteurs à l'époque de la récolte ne suffisaient pas à presser le produit d'une année. Le boyard avait sous ses ordres une armée de journaliers et cinq communautés de tziganes. Parmi celles-ci, la plus peuplée était implantée au pied de la colline, près de la fontaine qu'on appelle encore aujourd'hui la Fontaine aux Serfs. Le jeune boyard y descendait souvent. Ne pouvant plus faire de bien à son pays, il se contentait d'adoucir les jours de ceux que le romantisme de l'époque comptait au nombre des plus déshérités. Il apportait des sucres aux enfants, de la verroterie aux femmes, aux hommes des exemptions de corvée ou de fouet, et à tous de bonnes paroles. Bien entendu, en échange de tout ceci, il n'était pas plus aimé que n'importe quel autre maître. Quand on ne fait pas aux hommes tout le mal qu'on est à même de leur faire, nul n'en conçoit envers vous de la reconnaissance. En revanche, il avait gagné leur confiance. Les enfants de la tribu lui faisaient cortège dès qu'il se montrait à la lisière du campement. Et les jeunes filles ne disparaissaient plus sous les tentes comme des lézards en le voyant venir. C'est ainsi qu'un beau soir, précisément à cette époque, à la lumière d'un tronc de saule qui flambait au milieu du chemin, il aperçut Rada.

À Paris il avait vu des quantités de femmes, toutes plus belles les unes que les autres. Les unes, il les avait eues; les autres, il les avait désirées; de la plupart, il se

souvenait comme nous nous rappelons, avec un pincement au cœur, l'inconnue que nous avons frôlée un instant et que nous ne rencontrerons plus jamais. Mais, cette nuit-là, sous l'éclat de la braise qui mettait des flammes de sang sur les visages du clan emporté dans une ronde sauvage autour du feu, il oublia toutes les beautés du monde et ne vit plus que Rada. Il la fixait comme pétrifié. Qu'avait-elle de particulier que les autres n'avaient point ? Qu'avait-elle dans l'attitude, les mouvements, le sourire, les regards, la chair radieuse sous les haillons ? Qui eût pu le dire ? C'est folie et vaine ambition littéraire, que de décrire la beauté. Elle ne se peut traduire en mots couleur de bronze, de cuivre et d'or comme la lune énorme qui se lève sur les collines ; elle ne se peut exprimer en termes flexibles comme un corps de femme qui se ploie, se courbe, saute, glisse et effleure tout ce qui l'entoure, comme un filet d'eau limpide courant à travers les herbes. C'est encore trop de pouvoir les voir et les sentir.

Manole, lui, voyait.

Il ne s'approcha d'elle que bien plus tard, avec crainte et embarras, après avoir longuement discuté avec chacun d'entre eux. La jeune fille, sans être hardie, n'avait rien de craintif. Devant le boyard, elle sentait ses genoux trembler légèrement, çomme ceux des chevrettes prêtes tout à la fois à s'approcher et à prendre la fuite. Mais, à travers ses longs cils denses, elle le regardait avec franchise, droit dans les yeux. Manole lui demanda d'où elle était, car, jusque là, il ne l'avait pas remarquée dans ces parages. Elle lui répondit,

montrant des dents humides entre des lèvres charnues et rebondies :

– On m'appelle Rada ! Le boyard ne se souvient plus ? Le boyard a oublié le temps où je lui apportais des nids d'oiseaux pleins d'oiselets et où lui me donnait des tartines de pain blanc et de marmelade de prune ?

Ça y est ! Où avait-il la tête ? Comment n'avait-il pas pensé à Rada ? Comment ne s'était-il pas enquis d'elle ? Elle était haute comme trois pommes lorsqu'il était parti pour Paris. Une anguille ! Un petit diable déguisé en fille, habillée en dépit du bon sens, pas de seins, pas de hanches, les doigts jaunis par le brou à force de décortiquer des noix, le visage barbouillé jusqu'aux oreilles du suc des framboises et des mûres, maigrichonne comme un chat famélique et grimpant comme un singe à toutes les branches des arbres.

Tandis que maintenant !

Rien qu'à la regarder, son sang tarissait dans ses veines. Il eût voulu partir, mais n'avait pas le courage. Il eût voulu rester, mais n'osait pas. Il finit par partir, mais sur le tard. Et comment il dort cette nuit-là, seuls les morts le savent ! Il se tordait dans son large lit blanc comme sur la braise. La couche était torride et l'oreiller brûlait. Il ne trouvait nulle part un endroit où se mettre. Une seule pensée l'habitait et lui taraudait l'esprit : que le jour vînt vite, afin qu'il pût revoir Rada. Mais naturellement, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni dans les deux ou trois semaines qui suivirent, il ne put la revoir. Rada s'était comme volatilisée. Et lui n'osait pas demander où elle était, ni ce qui était advenu d'elle. Il

errait comme un possédé ici ou là, poussait sa quête sans but jusqu'aux abords du campement, prenait la fuite, tout honteux, dès qu'il apercevait âme qui vive, comme si toute la gent tzigane allait se mettre à ses trousses. Où ne la chercha-t-il pas au cours de ces journées interminables ! Aux champs, à l'office, aux écuries, à la cave, au cellier, dans la grange, sur les chemins où des essaims de jeunes filles s'en retournaient des pâturages. Il s'arrêtait devant chaque passant, une question au bord des lèvres : « N'a-t-on pas rencontré Rada quelque part ? » Puis il partait brusquement, la mort dans l'âme, incapable de prononcer son nom. Dès qu'un voile ou un tablier flottait dans l'air, le cœur lui battait comme le marteau sur l'enclume ; et à chaque corsage entrevu, à chaque jupe, à chaque ombre, c'est elle qu'il voyait.

Après deux ou trois semaines de courses folles, un matin, revenant une fois de plus de la Fontaine aux Serfs, dans un état de grand épuisement et comme accablé de langueur, il fut rejoint par l'intendant du domaine. Après s'être incliné très bas et lui avoir fait les salutations consacrées, ce dernier eut un sourire entendu et prit la liberté de dire en le regardant du coin de l'œil :

– Le maître a pris mal aux pieds à courir après Rada...

Un flot de sang brûlant inonda le visage du jeune libéral, qui se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Mais il ne put se retenir de l'interroger :

– L'as-tu vue ?

– Si le maître l'ordonne, je la lui enverrai dans la soirée... (L'intendant souriait toujours) Le maître pourrait lui donner de l'ouvrage...

Sa première pensée fut de souffleter l'entremetteur; la seconde, de lui sauter au cou et de le presser sur son cœur. Il finit par prendre un air indifférent et ennuyé. Comme s'il lui était absolument égal de voir ou de ne pas voir Rada, il dit :

– C'est bien... Envoyez-la... Aujourd'hui ou demain... Quand on pourra. Puis il tourna les talons.

Mais, durant tout le reste de la journée, jusqu'au soir, il se fit d'amers reproches. Il ne pouvait se pardonner son cœur ainsi aisément mis à nu et la honte d'avoir accepté les services de l'intendant. Habitué aux usages de l'Occident, jeune encore et ignorant tout des us et coutumes de la campagne, il lui semblait avoir commis un crime. Cent fois il se leva pour l'envoyer chercher, le tancer vertement et le tourner en ridicule devant tout le monde. Cent fois il se rassit lâchement. Mais, vers le soir, quand il vit revenir de toute part des groupes animés de jeunes gens et de jeunes filles sans que Rada soit visible nulle part, il sentit dans son cœur un grand vide à la pensée que l'intendant pouvait avoir pris pour argent comptant, sa feinte froideur, et lui enverrait Rada un autre jour.

Mais l'intendant était plus madré que le maître. Il avait soupesé et jugé le boyard mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même. Et il lui envoya la jeune fille ce même soir.

Lorsqu'il la vit en face de lui, bien qu'il l'eût attendue et guettée depuis l'heure de midi, il sentit que ses forces le trahissaient et devint jaune comme cire. Tout autour de lui, le monde vacillait. Il aurait voulu

lui dire un mot, une plaisanterie, n'importe, ne pas demeurer bouche cousue. Peine perdue! Il la regardait comme un fou sans pouvoir desserrer les dents. Également muette, elle restait immobile – était-ce fierté? résignation? humilité? qui eût pu le dire? – les sourcils froncés, les paupières abaissées et ses longs cils comme balayant le sol. Au bout d'un moment, prenant la parole la première :

– Le maître m'a fait appeler?

– Non.

– Alors, je peux m'en aller?

Il fut sur le point de répondre, comme un automate :
oui.

Mais à l'idée qu'elle pourrait partir sans qu'il lui eût rien dit, rien expliqué, après l'avoir fait appeler pour rien, il tendit soudain les bras vers elle et la supplia, comme du fond d'un gouffre, presque en criant :

– Reste, Rada!

Cette fois, Rada fit un pas en arrière et le regarda, affolée :

– Le maître se sent mal?... Faut-il appeler?

Son effroi le fit revenir à lui. Il s'efforça de plaisanter :

– Non! ce n'est rien, Rada... N'appelle personne ...

Cela m'a passé... Simple étourdissement... Le vertige m'a pris, à te voir... Rien d'étonnant... Tu es devenue si jolie, Rada!

– C'est pour cela que le maître m'a fait appeler?

Il y avait un tel désenchantement, une telle résignation, une telle tristesse dans sa voix, que Manole, voyant sa confiance entamée et craignant de la perdre,

lui répondit par le premier mensonge qui lui vint aux lèvres :

– Si je t’ai fait venir, Rada, c’est pour t’occuper de la lingerie... puis, dans un flot de paroles, il s’efforça de l’étourdir, de lui tourner la tête, d’endormir ses soupçons. Les mots, maintenant, lui venaient en cascade, déferlant comme l’eau dans le bief du moulin. Il lui disait ce qu’il avait fait durant toutes ces années où il ne l’avait vue, dans quels pays étrangers il avait voyagé, ce qu’il avait entendu dire, ce qu’il avait appris, dans quel état d’esprit il était revenu au pays. Il lui avouait sa déception de se sentir plus seul ici, chez lui, à Cotnar, parmi les siens, qu’au milieu des étrangers. Il cherchait un contact humain et ne le percevait nulle part, ne trouvant que des serviteurs là où il eût voulu un ami.

– Comprends-tu maintenant pourquoi je t’ai fait appeler, Rada ?

La jeune fille le regarda de ses grands yeux plus profonds que l’eau du puits, et lui répondit simplement, avec respect :

– Non.

– Rada, je voudrais que nous soyons amis... Que nous soyons amis de nouveau, comme autrefois.

Rada hocha longuement la tête.

– Cela ne se peut... Le maître le sait bien.

– Pourquoi, Rada ?

– Le maître est un grand seigneur... Moi, une pauvre tzigane de la tribu.

De ces paroles, de cette conviction absurde et têtue, elle ne voulut démordre pour rien au monde. C’est en vain

qu'il chercha, sans en avoir l'air, à la faire changer d'avis. C'est en vain qu'il s'efforça, pendant des jours et des semaines d'affilée, de parlementer avec elle, de la prier, de la fléchir. À tous ses arguments et à toutes ses objurgations, elle faisait invariablement la même réponse : le maître est le maître, et Rada une pauvre tzigane.

Aussi longtemps qu'il ne lui parlait pas d'amitié, elle était primesautière et diserte. La maison résonnait de ses chansons. Elle ne tenait pas en place. Comme si elle avait su que tout en elle était rythme et harmonie, elle ne se privait point de gestes hardis, de mouvements désordonnés. Elle se laissait glisser, à quatre pattes, depuis la balustrade de la terrasse jusque dans le jardin. Elle grimpaît sur les arbres fruitiers et bondissait comme un écureuil, de branche en branche. Elle courait allègrement, les cheveux au vent, après les papillons. Elle guettait les garçons, une seille à la main, et, à la première plaisanterie un peu leste, les arrosait des pieds à la tête, puis leur filait entre les doigts comme une anguille. Elle se balançait, toute pelotonnée, entre les cornes des boeufs. Elle sautait sur l'échine des chevaux et montait à cru. Et elle poussait des cris, des hurrah, emplissant l'air de ses rires et de ses trilles d'alouette.

De la véranda ou de derrière les vitres, Manole la suivait des yeux, sous le charme, émerveillé qu'un simple corps de femme pût renfermer en lui toute la poésie et toute la beauté de la terre. Il essayait parfois de le lui dire, le soir, lorsqu'elle faisait trêve à ses jeux. Mais dès qu'elle se voyait seule avec lui, aux premières paroles, ses yeux effrayés de chevrette semblaient chercher une

issue, par la porte ou par la fenêtre, à travers murs ou plafonds, au besoin, tandis que son visage devenait successivement empreint d'une pâleur mortelle ou d'une brûlante rougeur. Dans un souffle, sans trop s'approcher d'elle, Manole lui disait alors :

– Tu ne veux toujours pas que nous soyons amis, Rada?

– Si le maître l'ordonne!...

– Mais pour l'amour du ciel, je ne t'ordonne rien, Rada! À toi, je ne puis rien ordonner. Comment aurais-je le cœur à t'ordonner la moindre chose! Au contraire, j'attends de toi un signe, un encouragement, un mot gentil. Que tu me dises de toi-même un beau jour, ce soir, par exemple : « Je veux que nous soyons amis... » Pourquoi ne me le dis-tu pas? Quel mal t'ai-je fait? Éprouves-tu à mon endroit de la crainte ou du dégoût?

La jeune fille le fixa avec une candeur confiante :

– Non.

– Alors tu me détestes? Tu n'aimes pas que nous bavardions ensemble?

Elle lui répondit très vite, les yeux brillants :

– Mais si... j'aime... Le maître parle comme un livre.

Ce fut le seul aveu qu'il put lui arracher. Jamais, ne fût-ce qu'une seule fois, il ne put l'amener à lui avouer autre chose. Près de lui, elle pâlisait et tremblait, ses mains étaient glacées, des gouttes de sueur perlaient sur son front, et à toutes ses questions, elle répondait posément, l'air réfléchi, comme si elle lui avait donné la solution d'une énigme. Elle ne l'évitait plus, il est vrai. Quand ils étaient ensemble, elle ne regardait plus tout autour d'elle avec cette mine apeurée. Il était sûr d'avoir

gagné sa confiance. Mais tout ce que lui laissaient espérer ses yeux, tout ce que lui promettaient la palpitation de son sein, la rougeur de ses pommettes, le frémissement de ses lèvres, la bouche se refusait à le dire.

Ah! Durant combien de nuits, de nuits sans sommeil, n'a-t-il pas rêvé, désiré, imaginé de lui délier la bouche d'un baiser!

Un soir, il crut bien que le dénouement était proche. L'hiver avait déguerpi, le travail des champs avait repris et les hommes, harassés, s'étaient couchés plus tôt. Tous les feux étaient éteints. On n'entendait pas même un meuglement, pas le moindre aboiement. Comme sur un cimetière, la lune à son plein faisait ruisseler sa lumière sur les collines et les vergers. Seule, une brise nocturne, chaude et légère, chantait dans les branches et secouait les fleurs de l'abricotier près de la terrasse.

Rada, cheveux au vent, le dos collé au tronc de l'arbre, avait fermé les yeux et respirait profondément par ses lèvres entrouvertes. Elle humait l'air, le parfum des fleurs, les rayons de la lune! Manole les voyait se jouer sur ses dents alignées comme sur les galets des ruisseaux.

Se penchant doucement vers elle, il l'appela à mi-voix :
– Rada.

Elle ne l'entendit point.

Tremblant, le cœur battant à se rompre, il étendit la paume ouverte de sa main sur ses cheveux et lui caressa légèrement le front. La jeune fille ne le sentit point. Alors, il se pencha davantage, approcha ses lèvres des siennes et, dans un murmure plus léger que le frémissement des fleurs bercées par le vent, il lui dit :

– Laisse-moi t’embrasser une fois, Rada... rien qu’une fois...

Et il attendit.

Rada ne se défendit pas. Elle ne détourna pas la tête. Elle ne se fit pas un bouclier de ses mains. Elle ne le repoussa point. Mais à travers les paupières closes, là où les cils se rejoignent, deux larmes jaillirent sous la lumière de la lune, grossirent, gonflèrent et roulèrent sur ses joues comme deux grosses gouttes de pluie.

Éperdu, stupéfait, il la regarda et dit :

– Qu’y a-t-il Rada? Qu’as-tu? Qu’est-il arrivé? Que t’ai-je fait? Pourquoi pleures-tu?

Immobile, adossée à l’arbre comme à une croix, elle put à peine articuler :

– Le boyard est le maître... le boyard peut faire de moi ce qu’il veut... je suis la serve du boyard...

Ces mots! Avait-elle besoin d’ajouter autre chose? Manole comprit. Chaque syllabe lui entra dans le cœur. Il n’avait pour lui-même que dégoût et horreur. Il lui sembla avoir commis un viol. L’air sombre, il proféra :

– Tu as raison, Rada... je suis bien coupable.

Rada leva les yeux vers lui. Son regard agrandi, sa bouche muette disaient clairement : Non!

Mais lui répéta obstinément :

– Si!... Si!... Je suis coupable!... Mais c’est la dernière fois... Je te jure, Rada, que tu n’entendras plus de ma bouche le moindre mot irrespectueux... Je te le jure!

Il était jeune! Et il tint son serment. Il ne lui réclama plus de baisers. Il ne la poursuivit plus de ses regards passionnés ou obliques. Il ne lui murmura plus de mots

d'amour. Que, près d'elle, le cœur lui tremblât comme feuille de peuplier, qui eût pu le soupçonner ? Le cœur ne se voit pas ni l'émoi ne s'entend.

Mais à dater de cette nuit-là, eût-elle été chair de sa chair et sang de son sang, il n'aurait pu avoir de sœur, d'amie, de servante ou d'esclave plus dévouée et plus avertie que Rada. Il n'avait nul besoin de parler : elle devinait ses pensées. Il n'avait pas le temps d'exprimer un désir qu'elle l'avait déjà prévenu. De près ou de loin, il la sentait attentive, vigilante, toujours proche. Son ombre l'enveloppait. Sa voix le berçait. Le soir, il s'endormait à ses chants. Le matin, il s'éveillait à ses rires. Ainsi, rien d'étonnant à ce que tout ce qui l'entourait respirât la santé et la jeunesse. Toutes les beautés de la nature lui paraissaient renaître chaque jour, comme si chaque aube levée les avait baignées d'une nouvelle eau baptismale. Le ciel était plus limpide, les nuages plus prompts, les parfums plus enivrants. La vie donnait envie d'être vécue. Et la nature, de toute part, les appelait et les invitait. Frénétique et douce, exubérante, à la fois voluptueuse et chaste, elle leur faisait signe, de toutes les ravines et de toutes les futaies, de toutes les rivières, depuis les fleurs et les étoiles, de venir près d'elle. Rada en connaissait tous les mystères. Il n'y avait pas d'insecte, si petit et si dérisoire fût-il dans la cuirasse médiévale de ses élytres, dont elle ignorât le nom, l'histoire et la chanson. Il n'y avait pas de sente, toute perdue qu'elle soit parmi les fourrés et les ronces, dont elle ne sût l'origine et la destination. Marchant l'un derrière l'autre ou se tenant par la main, ils erraient au gré du hasard, franchissant les

cours d'eau en sautant de pierre en pierre, parcourant les forêts en long et en large, ne se nourrissant parfois des jours entiers que d'herbes et de fruits sauvages et dormant là où les surprenait la nuit, la voûte des cieux étoilés tendue au-dessus d'eux.

Ainsi passa l'été, comme passent les jours et les pensers heureux.

Survint l'automne.

L'année avait été bonne, la récolte abondante. Trois semaines d'affilée, il dut travailler dur lui aussi avec les paysans. La cour grouillait d'activité. Des centaines d'hommes à la cueillette, des centaines d'autres au pressoir. Cela fourmillait aussi loin que portait le regard, comme au temps des grandes invasions. De l'aurore jusqu'à une heure avancée de la nuit ne cessaient point les cris, les clameurs, les appels, le grincement des charrois, le trot des chevaux, la grêle des coups de marteaux sur les douves amenées en hâte au tonnelier. Le vin nouveau coulait par huit bondes à la fois. Les muids fermentaient à gros bouillon. On entendait de loin leur grondement sourd comme le mugissement des vagues. L'air était chargé des effluves de l'alcool. Il n'était pas besoin de boire : rien qu'en passant le nez sur le seuil, on ne tenait plus sur ses jambes.

La veille du dernier jour de la récolte, Manole se leva de meilleure humeur qu'à l'ordinaire, à croire qu'il eût passé la nuit à faire ribote. Mais il n'en était rien. C'était le jour réservé au vin destiné à la maison et à être offert en présent au gouverneur. On mettait de côté, de bonne heure, le raisin le plus mûr. Les jeunes filles en

choisissaient les grappes une par une ; les vendangeurs eux-mêmes étaient triés sur le volet. Labeur minutieux, vin réservé aux fêtes carillonnées. Mais surtout occasion de danses et de réjouissances. À peine le soir descendait-il, que des groupes de huit ou dix danseurs formaient la ronde dans la cour. L'eau-de-vie et le marc coulaient à flots. Des montagnes de sarments séchés, jetés pêle-mêle jusqu'à hauteur de toit, flambaient comme des bûchers aux quatre coins de la cour. Le brasier se voyait depuis les rives du fleuve. Les ménétriers de tout le Haut Pays arrivaient les uns après les autres, comme les moucherons la nuit que l'éclat des bougies attire. En cet automne, le premier orchestre avait fait son apparition au déjeuner. Les serviteurs mettaient justement le couvert sur la terrasse. Manole était dans de bonnes dispositions. Il pensait à Rada. Au cours des dernières semaines, il ne l'avait vue à l'horizon qu'une ou deux fois.

Elle avait ses occupations, lui, les siennes. Ils s'adressaient à la hâte un sourire au passage et vaquaient chacun à leurs affaires. Mais aujourd'hui, le labeur tirait à sa fin : encore une journée. Et ce jour de l'arrière-saison était tiède et doux comme un début de printemps. Le soleil riait dans le ciel, l'air, ivre de sa lumière, riait aussi. Que rien également les cordes des violons !

Manole commanda aux musiciens de jouer successivement des airs tendres, des airs nostalgiques, enfin des airs mélancoliques.

Mais, quoi que jouassent les violoneux et quelle qu'en fût la manière, que les tympanons pépient comme les filles entre elles ou que pleure la flûte de Pan, que la basse

gémisse ou que crépitent les cordes des violons à grands sanglots ou à gros rires, rien ne pouvait lui ôter Rada de l'esprit et tout la lui rappelait. Vers la fin du repas, incapable de penser à autre chose et ne pouvant parler que d'elle, il interrogea à tout hasard :

– Où peut bien être Rada?

Les domestiques haussèrent les épaules; le regard de la servante alla de l'un à l'autre. Seul, l'intendant baissa les yeux. Il sembla au jeune boyard que le visage de l'intendant avait une expression bizarre. Il sentit un pincement au cœur. Inquiet, irrité tout à coup, il répéta sèchement sa question :

– Tu entends? Je t'ai demandé où est Rada.

L'intendant haussa lui aussi les épaules :

– Mon Dieu! maître, comment savoir... que le Diable m'emporte! Qui peut dire où tombent les yeux des femmes et vers qui leurs pas les entraînent... Puis, il grommela comme pour lui-même : Tiens donc! elle sera avec quelque gueuse de son espèce... à moins qu'elle ne soit encore avec Colas à la veuve...

– Colas à la veuve?!

Manole avait le regard fixe, perdu dans le vide. Il revoyait ce Colas à la veuve. Il le connaissait. Un tzigane affranchi on ne sait comment, établi depuis quelques années sur la propriété. Grand, large d'épaules, le teint blanc, des yeux d'un noir de jais, des lèvres couleur de rouille.

– Avec Colas, tu veux dire!

Un voile se levait lentement de ses yeux. Il se souvenait bien maintenant l'avoir aperçu à plusieurs reprises,

aux écuries ou derrière la maison, tournant autour de la jeune fille et batifolant avec elle. Mais avec qui Rada ne plaisantait-elle pas, pensa Manole, ragaillard. Il aurait fallu n'avoir pas toute sa tête pour prendre ombrage d'une telle chose. Et il n'était pas fou. Bien sûr, les paroles de l'intendant lui avaient fait mal. Mal, comme si quelqu'un l'avait mordu au cœur. Mais il n'était pas fou. Il était lucide, calme, tranquille, d'une mortelle tranquillité. Il se leva résolument de table et fit quelques pas comme un somnambule. Afin de mieux se soutenir sur ses jambes, il jeta son bras au cou de l'intendant :

– Tu dis que tu l'as vue!... L'as-tu vue, de tes yeux vue, conversant avec Colas?

Il souriait tout en parlant. Il souriait, pour ne pas éveiller les soupçons de l'intendant et ne pas l'alarmer.

– Eh bien! maître... il n'y a pas que moi qui l'ai vue! Tout le village est au courant. Et nous ne nous étonnions guère, entre nous, que le boyard voie, sache et se tienne coi. Nous nous disions que le boyard s'était lassé d'elle, qu'il en avait par-dessus la tête de la tzigane et qu'il la laissait libre d'agir à sa guise.

Manole dit entre ses dents, d'une voix sourde, menaçante :

– Elle est libre... Il n'y a rien eu entre elle et moi.

L'intendant écarquilla les yeux :

– Comment, rien?

– J'ai dit : rien. Elle n'a pas voulu. Elle ne m'a pas permis.

– Et vous ne l'avez pas prise aux cheveux?

– Non.

– Vous ne l’avez pas traînée par les nattes pour en balayer le plancher ?

– Non.

– C’est bien la peine d’être le seigneur ! O ma mère...

Lui aussi se le disait, en souriant amèrement. Mais l’intendant ne lui laissa pas le loisir de méditer plus longuement. Il réfléchit rapidement et prit la décision à sa place :

– Écoutez-moi, maître. Pourquoi tergiverser ? Un et un font deux. Ce soir, après le travail, je vous l’envoie dans le cellier. Là, il n’y a personne. Fermez la porte à double tour. Mettez-lui la main au collet et trousssez-lui ses jupes par-dessus tête.

Le boyard ne répondait pas. Pensant qu’il hésitait, qu’il avait peur, l’intendant se pencha et lui dit à l’oreille :

– Et n’ayez nul souci de ce côté. Si vous voulez, je me trouverai là, moi aussi, comme par hasard. Je lui fais un croc-en-jambe... Je lui donne une bourrade...

Mais Manole le considéra alors avec une telle expression de dégoût que l’intendant fit un pas de côté et dit, perplexe, en se grattant la tête :

– Très bien, maître... Faites comme vous l’entendez... Mais ne vous plaignez pas si vous découvrez par la suite que Colas à la veuve lui a écarté les jambes...

Un couteau planté dans sa chair ne lui aurait pas fait plus mal. Du sel jeté sur sa blessure ne l’aurait pas fait plus horriblement souffrir. Il croyait savoir ce qu’est l’amour. Il croyait avoir appris ce qu’est l’amour. Il n’avait rien appris du tout. Il ne savait rien. Il ne savait pas ce que signifie l’instant où le serpent de la jalousie vous mord

au cœur : où il vous le broie dans sa gueule, le déchire, l'arrache, le lacère, le suce, le déchiquète et l'écrase. Il lui avait fallu les cinq mois d'été pour savourer le bonheur goutte à goutte ; et quelques heures avaient suffi pour lui faire boire le calice jusqu'à la lie. Comment put-il vivre ces quelques heures ? Comment put-il se montrer en public, parler, écouter, donner des ordres, lui-même ne le comprit jamais. Il avait l'impression bizarre d'être un mort parmi les vivants, qu'un autre s'agitait et discourait à sa place. Lorsque, à la nuit tombée, Rada apparut sur le seuil du cellier désert, svelte comme un sarment de vigne, il la regarda calmement, non pas comme si elle lui était étrangère, mais comme si, à l'intérieur de lui-même, quelque chose était devenu étranger et s'était brisé. Simplement, il lui fit signe d'entrer. Puis il se dirigea vers la porte comme un automate. Il la referma sans hâte, poussa le verrou avec application, tourna la clef dans la serrure et la fourra dans sa poche. Dans la pénombre qui régnait à l'intérieur du cellier, on ne voyait plus que les yeux de Rada, apparemment agrandis de terreur et allant anxieusement du verrou à Manole et de Manole au verrou. Pendant quelques minutes, il éprouva une joie horrible, satanique, à la voir ainsi angoissée. Il entendait battre son cœur. Et il entendait au même instant, avec une acuité incompréhensible, tous les bruits de la nature : un vol d'oiseau, des pleurs d'enfant, les accords des ménétriers. Il s'approcha d'elle lentement, avec les mouvements d'un reptile. Et, lui mettant le poing sous le menton :

– D'où viens-tu ?

Ne pouvant incliner la tête sur sa poitrine, Rada baissa seulement les cils, telles deux grandes ailes noires et blessées.

Manole répéta sa question en grinçant des dents :

– D'où viens-tu, hein ?... salope !

Sous l'insulte cinglante, elle ne tressaillit ni ne murmura, et n'ouvrit point la bouche. Il sembla seulement à Manole qu'un sourire flottait au coin de ses lèvres. Faisant pression de son poing sous sa mâchoire, et la forçant à renverser la tête en arrière, il lui souffla au visage dans un rictus haineux :

– Tu ne veux pas le dire!... Alors c'est moi qui vais te dire d'où tu viens!... Tu viens des bras de Colas!... Ordure! Fille de rien! Traînée! Garce!

Mais ni ses injures, ni ses grondements sourds ne l'effrayèrent. Pas un muscle de son visage ne bougea. Seuls, les coins de sa bouche se creusèrent encore d'un impossible sourire. Manole n'avait pas la berlue. L'obscurité du cellier n'était pas en cause. Rada souriait.

Exaspéré, comme fou, il la saisit aux poignets et les lui tordit derrière le dos à hauteur des épaules, jusqu'à ce que, ployée en arc de cercle comme un scorpion, elle tombât à genoux. La voyant vaincue à ses pieds, il n'eut plus qu'une idée : lui arracher un mot, un gémissement, même s'il fallait pour cela l'écorcher vive ; lui extorquer une confession, dût-il la tuer. Il répétait comme un forcené la même question :

– Parle, garce ! D'où viens-tu ?

Elle ne répondit pas. Agenouillée, raidie, têtue, elle ne soufflait mot, ne poussait pas un soupir. Elle n'implorait

rait ni ne pleurait. On entendait son halètement précipité, mêlé aux cris et aux clameurs du dehors. Les cordes vibraient sous les archets. Les paysans tournoyaient dans la danse. Le sol tremblait sous le trépignement des talons. Un tzigane chantait sur un rythme saccadé un air endiablé, pathétique :

*Sur des charbons ardents
Tu auras beau me mettre,
Qui donc est mon amant
Je ne saurais admettre!
À rôtir sur le gril
Même si tu me portes,
Le nom de mon amant
Restera lettre morte!*

Il se pencha sur elle et, saisissant à deux mains les tresses de ses cheveux, la secouant et la traînant à terre selon le conseil de l'intendant, il lui cria sauvagement :

– Tu entends?... Tu entends, dis?... Je vais te mettre sur des braises! Je vais te mettre sur le gril!

Alors pour la première fois, Rada leva vers lui ses paupières alourdies par le poids des longs cils. Elle souriait toujours. Et, de ce même sourire exaspérant comme un rictus, elle lui dit :

– Mets-moi donc!

En même temps, elle le regardait fixement, sans bouger, sans ciller. Il n'y avait pas trace de souffrance ni de crainte dans ses yeux. Ni haine, ni compassion, ni ironie, ni vengeance. Ils étaient humides. Sans pour autant pleurer,

ils paraissaient baignés de larmes. Mais ils étaient inondés d'un tel bonheur, ils nageaient dans une telle volupté, que Manole, les mains enfoncées dans sa chevelure où il se perdait comme un aveugle, palpant ses tresses avec fièvre et effroi, sans bien savoir lui-même s'il allait les caresser ou les arracher, lui cria d'une voix étouffée :

– Couche-toi... couche-toi par terre !

Les yeux toujours dans ses yeux, ses yeux à elle rivés aux siens comme de la poix fondue, Rada s'allongea doucement sur le dos. Ses nattes défaits effleurèrent les premières le sol battu, puis les fontanelles, les épaules, la taille, les cuisses, jusqu'à ce que tout son corps souple de vipère ne fit plus qu'un avec l'argile. Manole la regardait en titubant, les oreilles sifflantes, les mains tremblantes, la langue desséchée. Il eût voulu tout à la fois la mettre en pièces et tomber à ses genoux, l'écraser sous ses talons et lui demander désespérément pardon. Mais une ultime crainte, un suprême instinct de défense ou de violence brutale face à ce sourire énigmatique lui remirent en mémoire les paroles de l'intendant. D'une voix rauque, étranglée, c'est tout juste s'il put lui crier :

– Relève tes jupes !

Il n'acheva pas.

Comme un éclat de bois jaillit de la souche quand s'y creuse l'entaille oblique de la hache, Rada, d'une secousse, avait bondi jusqu'au fond du cellier. Derrière elle, s'éleva une effroyable imprécation. Gémissant comme une bête blessée, Manole s'élança à sa suite. Il la poursuivait entre les muids, se heurtait aux solives, s'empêtrait dans le manche des rateaux, des bèches et

des pioches, tombait, se relevait, la guettait au passage, glissait dans les flaques de vin nouveau, se remettait sur pieds et, comme sourd, halluciné, aveuglé par l'exaspération et la honte, par la souffrance et le désir, se jurait à lui-même de ses lèvres mordues jusqu'au sang : quoi qu'il en soit, quoi qu'il dût arriver ensuite, qu'il la prenne, qu'il la possède et qu'il la tue.

Mais comment saisir entre ses bras le vent, et l'eau entre ses doigts ! Tout jeune et vigoureux qu'il fût, Rada était encore plus vive. Elle passait en toupillant, bondissait comme une biche, glissait entre les outils et les tonneaux comme une hirondelle. Elle s'était, sans aucun doute, rendu compte de sa gaucherie à lui et jouait maintenant avec le danger. Elle tentait le destin. Elle défiait le sort. S'aidant d'une solive, elle se jeta au milieu du monceau de grappes attendant d'être foulées : elle y enfonça soudain jusqu'à la ceinture. Elle voulut se dégager en remuant bras et jambes comme un homme qui se noie, mais elle s'y enchevêtra, glissa et tomba sur les mains. Poussant un hurlement de triomphe, d'un bond il fut sur elle, réussit à lui mettre la main sur la nuque, mais ne put la prendre aux épaules. D'un soubresaut, Rada s'était retournée sous lui. Ils étaient maintenant face à face. Les bras libres et la bouche ouverte, elle aurait pu le griffer de ses ongles, le déchirer et le lacérer de ses dents. Mais elle ne le mordit point, ni ne le griffa. Ses yeux se troublèrent. Son corps, comme un arc brisé en son milieu, céda sous le sien. Ses bras battirent l'air un instant. Puis, il sembla à Manole que cent bras, que mille bras tentaculaires l'enchaînaient de partout,

l'étreignaient en gestes spasmodiques, en caresses nées du délire. Et sa bouche, accolée à la sienne comme une ventouse, aspirait jusqu'à son dernier souffle et toute son âme, en un baiser plus long et plus épuisant que la mort même.

Au dehors, les musiciens jouaient. Les paysans frappaient avec force la terre du pied; et la terre rendait un son sourd et tremblait. Son cri à elle, unique cri de douleur et d'agonie divine de la vierge blessée, nul ne l'entendit. Et, dans le cellier silencieux comme une crypte et mystérieux comme une alcôve, on n'entendait maintenant que le suintement monotone du vin nouveau coulant goutte à goutte du pressoir, et un murmure ininterrompu de mots sans suite, de chuchotements dénués de sens. Il demandait :

– Pourquoi m'as-tu fait souffrir si longtemps, Rada?... Pourquoi n'as-tu pas voulu ?

– Pourquoi n'as-tu pas essayé ?

Questions et réponses expiraient en baisers.

– Je t'aime comme un fou, Rada... Mais toi?...

Elle lui prit le visage entre ses mains; avec violence, elle lui écrasa la bouche contre ses dents entrouvertes, en lui chantant

Sur des charbons ardents

Tu auras beau me mettre...

Il la tenait maintenant presque nue contre lui. Les lambeaux de sa chemise, déchirée au cours de la lutte, ne cachaient plus, ni les seins durs comme la pierre, ni

le ventre à peine arrondi comme la table d'un violon, ni les mollets unis comme deux arbrisseaux poussés sur la même souche. Il pouvait, d'un seul regard, l'embrasser toute. Il pouvait, de ses mains et de ses lèvres, tisser autour d'elle un vêtement diaphane de baisers. Avec une patiente lenteur, il baisa le front lisse, l'arc uni des sourcils, les tempes et les joues veloutées comme la pêche. Il baisa longuement les yeux qui distillaient, entre les paupières endormies, le poison et le miel. Il baisa longtemps les cils pudiquement baissés sur le rouge pêché des lèvres. Il baisa passionnément la bouche aux paroles persifleuses et la langue au goût d'épices. Il baisa le corps, le corps entier embrasé par le feu des caresses, exhalant en tous ses replis un parfum de myrrhe et d'encens comme l'odeur des églises. Lorsqu'il posa sa tête entre ses cuisses, il eût voulu ne plus jamais s'éveiller, s'assoupir et mourir ainsi, en respirant l'arôme de sa chair tout imprégnée de cette fragrance de basilic qu'ont les grappes foulées. Et quand, plus tard, après minuit, ils se retrouvèrent sur le seuil, enlacés, enchaînés dans une dernière étreinte, il eût voulu que leurs lèvres ne se déprissent jamais, scellées comme leurs mains, leurs chevilles et leurs vêtements, par le jus sucré du raisin à demi séché sur eux.

Les bûchers de sarments flambaient toujours en crépitant et pétillant. Des langues de feu léchaient le ciel. L'incendie illuminait la nuit comme en plein jour. La sentant s'agiter dans ses bras, Manole lui demanda précipitamment :

– M'aimes-tu, Rada ?

Cette fois encore, Rada ne répondit pas.

D'étranges reflets se jouaient sur son visage et dans ses yeux. La bouche paraissait sourire. Ses regards semblaient l'appeler. Un doigt sur les lèvres, elle se détacha et s'écarta lentement de lui. Dans la lumière du brasier, elle-même avait l'air d'une flamme vive. Elle vacilla le long du mur, tremblante, tour à tour grandie et amoindrie, de plus en plus ténue et vague, comme une traînée de poudre ou la mèche d'une chandelle qui s'éteint, avant de se perdre dans la nuit.

Elle s'était depuis longtemps confondue avec les ténèbres, que Manole voyait toujours l'endroit où elle avait disparu. L'aube ne paraissait point encore sur la crête des collines, chants et danses battaient leur plein, et, dans sa petite chambre solitaire, il n'avait pas encore trouvé le sommeil, lorsqu'un cri sauvage, un effroyable cri fait de mille cris réunis perça la voûte des cieux. Les cheveux dressés sur la tête, Manole sauta d'un bond au milieu de la pièce. Au dehors, bruits, exclamations et chants s'étaient tus. On n'entendait plus que le cri horrible qui montait et résonnait dans la nuit comme la sirène d'un navire en train de sombrer. Saisissant ses pistolets chargés, ouvrant la porte d'un coup de pied, Manole sortit sur la terrasse. Les paysans, muets, se regardaient les uns les autres. Aucun ne bougeait. Une femme haussa les épaules :

– Quelque rixe de tziganes!... Qu'ils se battent donc!...

L'espace d'un éclair, il vit le campement tzigane de la Fontaine au Serfs sens dessus dessous, comme un champ

de bataille, baigné de sang... Rada... Comme fou, il hurla de faire venir les domestiques, de rassembler les valets de ferme, de réveiller les surveillants. Il ordonna aux hommes de prendre des haches, des cognées, des faux, tout ce qui leur tomberait sous la main. Puis, ils dévalèrent la pente.

Le campement était désert. Il n'y avait pas âme qui vive ; aucune trace de lutte ; seulement ce cri aigu, désolé, qui montait vers les étoiles. À peine eurent-ils atteint la fontaine, qu'ils trouvèrent toute la population amassée autour de la margelle. Tombés à terre, à quatre pattes, hommes, femmes et enfants, dans le plus grand désordre, hurlaient comme une horde de loups sous la lune. Un valet lança sévèrement :

– Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous prend ? N'avez-vous pas honte de vous lamenter ainsi devant le boyard ?

Un frémissement parcourut l'ensemble des tziganes. Une vieille femme échevelée, infirme, tenta de se redresser, vacilla quelques instants sur ses jambes et s'écroula sur le sol. Une autre ne put que marmotter :

– Rada!...

Manole gémit :

– Rada!... Où est Rada ?

Tous les tziganes se mirent à geindre en écho :

– Rada!... Rada!...

Mais aucun ne répondit. Seule, une petite fille réussit à proférer, au milieu des sanglots :

– Rada... Rada est tombée dans le puits.

Un silence de mort s'ensuivit. On entendait au loin l'aboïement d'un chien, on percevait le scintillement

des étoiles. Puis, plus aigus, plus désespérés que jamais, des cris stridents, des plaintes déchirantes fendirent l'air. Comme si ce témoignage inattendu eût rouvert les vannes de la douleur, les tziganes se roulaient dans la poussière, lacéraient leurs vêtements, frappaient le sol du front et des poings. Un vent de folie passait sur la multitude. Et la folie gagnait comme une épidémie. Manole rugissait des ordres que personne n'entendait. Les serviteurs irruaient parmi les serfs agenouillés. Les paysans s'agrippaient machinalement, qui au seau, qui au bras du puits. Faux, faucilles et cognées luisaient sinistrement dans l'ombre. Les fouets tournoyaient et claquaient au-dessus des têtes prostrées. Questions et réponses entrecoupées de plaintes se croisaient dans le vacarme des vociférations sans suite :

– Comment est-elle tombée ? demandaient les uns.

– Qui l'a vue tomber ? ajoutaient les autres.

– Personne, maître !... Personne ne l'a vue !... se lamentaient les tziganes en se frottant convulsivement les mains.

– Alors, qui l'a poussée ?

– Qui l'a tuée ?

– Personne !... Personne !... répondaient en chœur les tziganes atterrés.

La voix de Manole résonna comme la trompette du Jugement :

– Mais Colas ?... Où est Colas à la veuve ?

La stupeur les cloua sur place. Quelques-uns, de loin en loin, tentèrent de répondre :

– Ici... Là... Il était... Il doit être... Il n'y est plus !...

– Ah! Il n’y est plus?... Sus à lui, alors!

Les mains crispées sur la crosse de ses pistolets, les yeux injectés de sang, l’écume à la bouche, Manole cria aux valets :

– Basile! Prends les chiens et parcours-moi la forêt de fond en comble! Nicéphore! Toi et ton groupe, ratissez la vallée de la Prut! Jean! Antoine! Vintila! Stan! Faites une battue aux frontières! Toi, l’intendant, aie l’œil à tout! Qu’aucun ne t’échappe! Couche-les à terre! Cinquante, cent coups de fouet! Frappe! Fais-les périr, s’il le faut, jusqu’à ce qu’ils crachent tout ce qu’ils ont dans le ventre et qu’ils maudissent le nom de la mère qui les a conçus!...

Le maître était sans pitié, l’ordre cruel. Mais les serviteurs ne murmurèrent point. Deux par deux, ils appréhendèrent les tziganes par les cheveux et par les pieds, les dépouillèrent des haillons de leurs chemises. Sur les épaules et les dos nus, les lanières tressées s’abattirent en sifflant. Les corps s’arquaient et se recroquevillaient comme du lard sur la braise. Leurs yeux jaillissaient des orbites. De la salive mêlée de sang et de poussière leur coulait des gencives. Le sang fusait, les chairs écumèrent...

Plein d’effroi, saisi d’horreur, je fis un pas de côté. Je voulus me couvrir le visage de mes mains : je ne réussis qu’à me cogner au dossier de ma chaise. Une douleur aiguë me traversa les côtes. Ahuri, stupéfait, comme un homme ivre qui s’éveille et ne reconnaît plus rien autour de lui, je jetai un regard circulaire. Les bougies étaient

presque éteintes. Dans un bougeoir, une mèche charbonnait. Maître Manole avait les yeux fixés sur moi. Il poursuivit d'un ton amer :

– Tu vois, mon enfant, ce que c'est que de nous! Moi, le libéral, le révolutionnaire, j'ai fait fouetter mes esclaves. Que veux-tu! Chez l'homme le meilleur, il y a un fauve qui sommeille. À plus forte raison chez les misérables que nous sommes! D'ailleurs, tout a été inutile. En vain je les ai fait fouetter jusqu'au dernier. Il n'y a pas eu moyen de leur desserrer les mâchoires. Il n'y a pas eu moyen de leur arracher un aveu. Rada a emporté son secret dans la tombe. Sur son corps, encore tiède de mes caresses et fait pour les plus grandes joies de la vie, la mort a fait son œuvre et les vers ont grouillé...

Le boyard se tut.

Les bougies grésillaient et s'éteignaient l'une après l'autre dans les candélabres. Des solives du plafond, tombaient de grandes ombres lourdes. Elles descendaient sur le front du vieillard, et y pesaient de tout leur poids comme des dalles funéraires. Je crus qu'il allait s'endormir.

Mais il se secoua brusquement, se redressa, releva la tête. Et, les yeux en extase, il ajouta :

– Mais seulement son corps, mon enfant! Car, quoique près de soixante-dix ans se soient écoulés depuis lors, je puis dire, moi aussi, comme le poète que tu m'as lu un soir :

*J'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposées.*

Je le laissai ruminer en silence sa douleur et son extase. Je m'abstins de l'interroger et je cessai de l'interrompre. C'est de lui-même, plus tard, bien plus tard, qu'il conclut simplement, d'une voix traînante et apaisée :

– Je ne l'ai plus jamais revue... Le lendemain, tandis que les autres se rendaient au cimetière, j'allai dans le cellier revoir au moins l'endroit où je l'avais possédée... Je trouvai des raisins à moitié écrasés et une barrique aux trois-quarts pleine. C'est tout ce qui me restait d'elle! J'ai fait presser jusqu'à la dernière goutte tout le moût du pressoir. Il en est sorti trois barriques de vin. J'ai veillé sur elles comme sur la prunelle de mes yeux. Je les ai conservées, avec dévotion. C'est mon vin de longue vie. Bois-en, enfant... Regarde, il en est demeuré l'épaisseur d'un doigt dans le verre... Tu ne rencontreras jamais un vin pareil. Il sent le benjoin et l'encens comme le corps de Rada. Il a macéré dans mes larmes... Dans mon amour... Dans son sang...

LE VIN DE LONGUE VIE

de N. D. Cocea

a été achevé d'imprimer en octobre 2012
sur les presses de l'imprimerie Pulsio.

GRAPHISHE - SYLVAIN LAMY

Éditions Cambourakis
2, rue du Marché-Popincourt
F-75011 Paris
www.cambourakis.com

Dépôt légal : novembre 2012.
ISBN : 978-2-36624-009-2
Imprimé en Bulgarie.